

L'express 70100

Comédie en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création. (exception : les troupes amateurs de province ont le droit d'utiliser le nom de leur département plutôt que « Haute-Saône » dans tout le texte.)

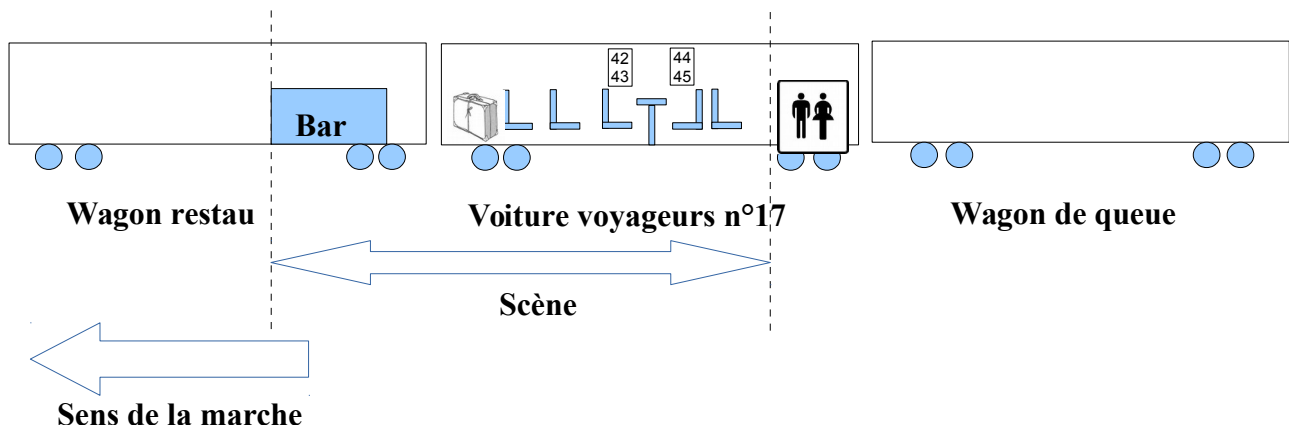
Caractéristiques

Durée approximative : 80 minutes

Distribution (2 hommes, 4 femmes) :

- **Olivier** : Cultivateur de pommes de terre en Haute-Saône, sentimental et gentil, il trompe l'ennui en trompant sa femme.
- **Christine** : Femme d'Olivier. Jalouse et possessive.
- **Sandrine** : Maîtresse d'Olivier par intérêt. Cherche à accéder à la fortune de la belle-mère d'Olivier.
- **Géraldine** : Voyageuse incognito dont on apprendra le lien avec les autres personnages bien assez tôt.
- **Isabelle** : Maîtresse de Kiki son chien-chien, Baronne fortunée et un peu toquée.
- **Gérard** : contrôleur SNCF totalement déjanté et dépassé par les événements.

Décor : Deux wagons séparés par une cloison : une voiture voyageurs, avec un espace pour les bagages volumineux et des sièges en « carré » avec une tablette centrale, les autres sièges tous dans le même sens. L'autre voiture est le wagon restaurant, un plus petit espace à gauche de la scène duquel on ne voit que le bar. Ces deux espaces séparés permettront au public de suivre deux conversations en même temps.



Public : Tout public

Synopsis : Dans un train « express » reliant la campagne profonde à Paris, un couple de provinciaux se déchire sous les yeux et avec la complicité des autres voyageurs. Le contrôleur SNCF frappadingue parviendra-t-il à calmer la voiture 17 ? Une comédie de mœurs à grande vitesse, ou pas, qui pourrait bien vous faire complètement dérailler.

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante :
postmaster@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie !)

Lever de rideau sur la voiture 17 d'un train « express » reliant la campagne profonde à la capitale. La rame est vide pour l'instant, au centre, quatre sièges en « carré » les autres sièges sont tous dans le même sens : le sens inverse de la marche.

À gauche de ce wagon, on ne voit que le bar de la voiture restaurant, bien séparée de la partie voyageur par une cloison figurant l'espace entre les deux wagons.

(Acte I)

Prologue

Le contrôleur est allongé sur les sièges, sorti de sa sieste par la sonnerie de son téléphone portable.

GÉRARD : *(répondant au téléphone, mal réveillé, la gueule de bois)* Allô ? Ouais, c'est Gégé... C'est Gérard, le... Le roi du Ricard. *(il regrette immédiatement ses paroles, essaie de se redresser)* Ah, bonjour Monsieur le chef de gare. Comment ça le train est arrivé ? Eh, je le sais bien : je suis dedans ! *(il se lève, trouve difficilement l'équilibre)* J'ai fait tout le voyage avec des bosniaques au wagon... bar... et bien croyez-le ou non : ils ne boivent pas que de l'eau... Les salauds... *(il se frotte les cheveux)*

J'ai oublié de descendre sur le quai ? Moi ? (commençant à se défendre puis se rendant compte que c'est indéfendable) Alors là, j'aime autant vous dire que... Oui, c'est vrai, je ne suis pas descendu, mais figurez-vous que j'arrussais... J'assurais la sécurité à l'intérieur du wagon. Avec ces bosniaques ronds comme des pelles, il fallait pas... Il aurait mieux pas valu que... Sinon vous pensez bien que... Ouh là là... Ils nous auraient arraché les sièges... avec les dents.

Non mais attendez Monsieur le chef de gare, ne montez pas comme ça sur vos grands... poneys... Oui mais je sais... Monsieur le... *(il n'arrive pas à en placer une)* Monsieur... Monsieur... *(il met la main devant le combiné et parle au public)* Il est têtue le chef de gare... Monsieur le chef de gare, *(il change de sujet)* Comment va votre femme ? Non, je ne la connais pas... Enfin pas plus que les collègues, mais je me demandais, pendant que vous êtes là à faire ch... *(il se reprend)* à exercer votre métier avec passion, que fait-elle, Monsieur le chef de gare, votre femme ?

Je sais ce n'est pas mes moignons, mes oignons, mais je me fais du soucis, Monsieur le chef de gare, pour vous, pour elle. Bientôt, elle ne pourra plus s'asseoir...

(il éloigne le combiné) Par pitié, ne parlez pas si fort ! Si on a inventé le téléphone, c'est justement pour éviter d'avoir à hurler pour s'entendre. Je vous écoute, qu'avez-vous à me dire ?

Une colonie ? *(il fait une grimace)*

De vacances ? Des gosses de 5 ans ? *(il fait une autre grimace)*

Et ils vont où les petits cocos ? Chez Mickey à EuroDisney ? Oh les pauvres, ils sont punis ? Ah non, les parents payent pour ça ? Eh ben... Et ils sont accompagnés ?

Par deux monitrices ? *(il change de tête)* Quel âge les monitrices ? Majeures ? Mais elles sont du genre... euh... farouches ou plutôt... Plutôt comme... votre femme ?

(il éloigne le téléphone, on devine que le chef de gare hurle à l'autre bout du fil) Donc, une colonie et qu'est-ce que vous voulez que ça me f... Un wagon de plus à raccrocher ? Ouh là là, mais vous êtes sûr ? Ça va pas faire trop, à force ? C'est que la locomotive n'est plus toute jeune... Pas plus tard que tout à l'heure, on a perdu une roue. Bon, y en a plein d'autres, c'est pas bien grave, mais... Ok, je vais accrocher ma queue au train du wagon... *(il reprend)* Je vais accrocher le wagon à la queue du train.

À vos ordres, mon capitaine. *(il simule un garde à vous raté, puis raccroche et parle tout*

seul).

La SNCF, c'est plus ce que c'était : on ne peut plus boire tranquille. *(il sort une topette de sa veste et s'en boit une lampée)*. Dans le temps, c'était les chefs qui tenaient le mieux l'alcool, c'est même comme ça qu'ils étaient sélectionnés...

Bon, qu'est-ce qu'il m'a dit déjà, ce con ? Ah oui, les gosses à déporter... à transporter chez Mickey. Il faut que j'accroche le wagon. Pfiou, je sais plus comment on fait ça, moi. *(Il fouille dans ses poches et trouve une bobine de ficelle)* Bon, à la guerre comme à la guerre... *(il se dirige vers la queue du train et sort de scène)*

Scène 1

Un homme entre avec une valise assez lourde, sa femme le suit en prodiguant des conseils et des précautions sans discontinuer. Elle ne tient qu'un parapluie.

CHRISTINE : Avance, mais avance !

OLIVIER : J'avance ! Mais c'est lourd !

Il cogne la valise contre les sièges, trébuche.

CHRISTINE : Fais donc un peu attention !

OLIVIER : Tu es sûre qu'on avait besoin de tout ça pour une semaine ?

CHRISTINE : Tu ne voudrais quand même pas que je garde la même culotte toute la semaine ?

OLIVIER : *(air vicieux)* Si ça ne tenait qu'à moi, tu pourrais bien ne pas en mettre du tout...

CHRISTINE : *(elle lui donne un coup de parapluie et l'admoneste)* Vieux cochon ! Je n'ai pas été élevée chez les porcs moi !

OLIVIER : *(Aïe)* moi non plus ma biquette. C'était façon de parler. *(il pose la valise et regarde ses billets, puis les numéros qui sont au-dessus des sièges)*. Tiens, c'est là, je crois : « 42-43 ».

CHRISTINE : *(de sale humeur, comme souvent)* C'est pas trop tôt !

OLIVIER : Attends, je vais mettre la valise là-bas, installe-toi. *(il va poser la valise dans un casier prévu à cet effet, vers la gauche du wagon, il la soulève et la laisse tomber lourdement, à bout de forces)*.

CHRISTINE : *(le voyant faire)* Mais doucement !

OLIVIER : Quoi, elles ne sont pas en porcelaine, tes culottes ?

CHRISTINE : Non, mais le cadeau pour Maman, oui.

OLIVIER : De quoi ? Le truc, là, qu'on a mis dans la valise ?

CHRISTINE : C'est un vase.

OLIVIER : Des vases, elle en a déjà plein. C'est bien simple : j'ai l'impression de lui en apporter un chaque fois qu'on y va. Tous les mois. Depuis 10 ans qu'on est mariés, ça fait 10 fois 12 : 120. 120 vases. On ferait mieux de lui acheter des fleurs pour mettre dedans.

CHRISTINE : Mais les fleurs, c'est périssable.

OLIVIER : Oui, ben ta mère aussi, ça ferait ton sur ton.

CHRISTINE : Olivier !

Ils s'installent tous les deux sur leur siège. Christine regarde par la fenêtre, de chaque côté, puis elle regarde autour d'elle.

CHRISTINE : On va où ?

OLIVIER : Ben... À Paris ! Voir ta mère.

CHRISTINE : (*agacée*) Non mais, dans quel sens ?

OLIVIER : (*qui ne comprend pas*) Dans le sens... Ben dans le sens province-Paris.

Elle prend son parapluie et lui tape dessus.

OLIVIER : Euh... Dans le sens « aller » ?

Il se prend un nouveau coup.

CHRISTINE : Dans quel sens on va rouler ?! Abruti !

OLIVIER : Ah, euh... (*Il regarde par la fenêtre puis indique la direction dans son dos, vers l'avant du train*) Par là.

CHRISTINE : Ah non !

OLIVIER : Mais si, je t'assure !

CHRISTINE : Non, mais c'est pas possible ! (*elle s'agite*)

OLIVIER : Mais quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

CHRISTINE : Tu sais bien que je ne supporte pas d'être à l'envers !

OLIVIER : (*se voulant rassurant*) Bah, ça ne va durer que quelques heures...

CHRISTINE : Mais j'ai déjà la nausée quand tu sors la voiture du garage en marche arrière ! (*elle regarde partout autour d'elle*) Écoute, il n'y a personne, je vais me mettre en face. (*elle s'assied sur le siège en face de son mari*). Voilà. Là, ça va mieux. Je me sens

déjà beaucoup mieux. *(elle enfonce ses fesses dans le fauteuil et appuie sa tête sur le dossier en fermant les yeux, comme si elle allait s'endormir).*

Scène 2

<Jingle SNCF>

La voix de la SNCF : « **Mesdames et Messieurs, votre attention s'il vous plaît. Le train express soixante-dix-mille** (la voix marque une pause d'une demi-seconde) **cent, en provenance de...** (la voix hésite, cherche ses mots) **de la Haute-Saône profonde et à destination de Paris, devrait partir avec le retard habituel. Il desservira un nombre incroyable de petites gares perdues en pleine cambrousse pendant son trajet. »**

OLIVIER : C'est bon : on est dans le bon train.

CHRISTINE : Pas de doute...

Une passagère tenant une cage enfermant un chien arrive dans le wagon. Dans l'autre main, elle tient son billet et elle cherche sa place dans la rame.

ISABELLE : *(regard absent, mais polie)* Bonjour, bonjour...

CHRISTINE ET OLIVIER : *(renfermés, sans même la regarder, marmonnent)* mm'jour.

Isabelle se poste à leur niveau, examine ses billets puis les numéros sur les sièges.

ISABELLE : *(sans animosité, d'un ton neutre)* Ah... Je crois que vous êtes à ma place, madame.

CHRISTINE : Vous êtes sûre ?

OLIVIER : Christine !

ISABELLE : Si, si regardez : « Voiture 17 – place 44 »

CHRISTINE : Il doit y avoir une erreur, j'ai le même numéro sur mon billet.

ISABELLE : Montrez voir ?

CHRISTINE : *(énervée)* Non, mais c'est bon, je me mets sur la place d'à côté. Je ne veux pas faire d'histoire, moi !

Elle se décale, et Isabelle s'installe, en prenant la cage sur ses genoux. Elle examine maintenant un second billet.

ISABELLE : *(toujours d'un ton neutre)* Vous êtes à la place de mon chien, madame.

CHRISTINE : Votre chien a payé sa place ?

ISABELLE : Non, non, bien sûr...

CHRISTINE : Ah bon !

ISABELLE : C'est moi qui ai payé pour lui ! Il est trop jeune.

CHRISTINE : Installez-le à côté de mon mari. Olivier, pousse-toi, tu vois bien que tu gênes la dame.

ISABELLE : Non, non, votre mari ne me gêne pas du tout.

OLIVIER : *(qui s'apprêtait à changer de place)* Ah !

ISABELLE : Par contre, madame, vous êtes à la place de mon Kiki.

CHRISTINE : Votre Kiki ?

OLIVIER : C'est son chien, Christine, c'est Kiki. *(il glisse le doigt dans la cage pour amuser le chien mais le retire aussitôt, mordu)*. Aïe !

CHRISTINE : Vous n'avez qu'à le mettre sur le siège-là *(elle montre du doigt le siège vide à côté de son mari)*.

ISABELLE : Ah non, Kiki ne supporte pas d'être dans le sens inverse. J'ai réservé exprès des places dans le sens de la marche.

CHRISTINE : Ah, on peut faire ça ?

ISABELLE : Bien sûr, il suffit de le demander à la réservation.

CHRISTINE : *(ton accusateur)* Olivier !

OLIVIER : Mais je ne savais pas, moi !

ISABELLE : *(ton invariablement calme, énervant tellement elle est calme)* Vous ne saviez pas qu'on pouvait réserver dans le sens de la marche ?

OLIVIER : Non. Enfin si. Mais je ne savais pas que ma femme ne supportait pas de faire le trajet à l'envers.

CHRISTINE : Mais enfin, Olivier !

OLIVIER : Non, désolé, je ne savais pas.

CHRISTINE : Comment on fait d'habitude ?

OLIVIER : Ben... D'habitude on y va en voiture.

CHRISTINE : Justement : est-ce qu'on a déjà fait tout le trajet en marche arrière ?

OLIVIER : Ben...

CHRISTINE : Oui, voilà... C'est bien de ta faute !

Quelques secondes de silence, Christine essaie de se faire oublier.

ISABELLE : (*calme olympien regardant droit devant elle*) Vous êtes toujours à la place de Kiki.

CHRISTINE : Mais Kiki, il s'en fout, du sens de la marche. Vous le mettez là (*elle désigne le siège d'en face*), il se tourne dans sa cage et hop, il est dans le bon sens. Il est tout petit, il fait ce qu'il veut. (*elle tente de mettre un doigt dans la cage, mais elle se fait mordre à son tour*) Aïe !

ISABELLE : Quand il est à l'envers, Kiki est malade.

CHRISTINE : Oui, et ben moi aussi.

ISABELLE : Il vomit partout.

CHRISTINE : Oui, et ben moi aussi.

ISABELLE : Il a la diarrhée.

CHRISTINE : Pareil.

ISABELLE : Il perd ses poils.

CHRISTINE : Moi auss... Euh ... Non, j'ai jamais regardé, (*pour ne pas perdre la face*) mais peut-être bien !

OLIVIER : (*il montre leur valise*) Au pire, si tu perds tes poils, tu as des culottes de rechange.

ISABELLE : Mais Kiki, il a une place dans le sens de la marche, lui.

CHRISTINE : Oui, mais moi, j'ai un mari crétin. C'est pas ma faute, quand même ?

ISABELLE : Je ne sais pas.

CHRISTINE : De toute façon, je peux pas bouger, regardez : il y a la tablette. Je suis coincée là.

ISABELLE : (*hurlant tout d'un coup*) C'EST LA PLACE DE Kiki !

Silence pesant et regards horrifiés de Christine et Olivier.

CHRISTINE : (*se levant*) C'est bon, je vais changer de place. Il suffisait de demander gentiment. (*voyant qu'Isabelle ne bouge pas*). Si vous voulez la place de Kiki, il va falloir bouger votre cu-cul.

Isabelle se lève doucement et laisse passer Christine qui s'installe à côté de son mari qui

se décale côté fenêtre. Quelques secondes après, elle se lève à nouveau.

CHRISTINE : Je vais me mettre côté fenêtre finalement, je serai moins malade en regardant le paysage.

Ils mettent du temps à s'installer dans l'espace exigu mais finissent par y arriver. Isabelle pose la cage de Kiki sur son siège et se lève.

ISABELLE : Pouvez-vous me garder Kiki un instant, je vais chercher mes bagages ?

OLIVIER : Oui, oui, bien sûr.

CHRISTINE : *(pour elle-même, toujours énervée)* Oui et ben tu le gardes tout seul, le Kiki.

OLIVIER : De quoi ?

CHRISTINE : *(hargneuse)* Rien !

Isabelle part doucement chercher ses affaires, elle revient d'abord avec un petit sac léger qu'elle tient à la main.

OLIVIER : *(observant la scène)* Tu vois, Christine, on peut très bien se déplacer avec peu de bagages. Même quand on est une femme.

Isabelle pose son sac dans le casier à bagages et retourne en coulisses. Elle revient avec une gigantesque malle qu'elle tire lourdement à deux mains.

OLIVIER : Ah mais, vous déménagez ?

ISABELLE : Non, non, je m'absente juste pour le week-end, mais c'est pour être sûre.

CHRISTINE : *(persiflant)* Et vous avez un billet pour votre malle ? Il faut que je change encore de place ?

Isabelle ne répond pas et disparaît à nouveau en coulisses, elle en revient avec une énorme bouée très encombrante, sous les yeux incrédules de Christine et Olivier. Elle fait à nouveau un aller-retour et revient avec des skis sur l'épaule.

OLIVIER : *(intrigué)* Vous partez à la mer ou à la montagne ?

ISABELLE : Je vais à Paris, c'est un train pour Paris. Mais c'est pour être sûre.

CHRISTINE : Sûre de quoi ?

ISABELLE : C'est pour mon Kiki.

Christine et Olivier examinent les skis et la bouée en se demandant comment Kiki pourraient en avoir l'usage.

Isabelle se rassied enfin à sa place et regarde tout droit en face d'elle, comme à travers Olivier.

Christine s'agite sur son siège, regarde partout, est mal à l'aise.

CHRISTINE : Ça y est, ça commence.

OLIVIER : Quoi donc ?

CHRISTINE : Les nausées.

OLIVIER : Déjà, mais on n'est pas encore partis, le train n'a pas démarré !

CHRISTINE : C'est psychologique.

OLIVIER : Quand même !

CHRISTINE : *(sèchement à Olivier)* Lève-toi !

OLIVIER : Quoi ? Mais...

CHRISTINE : Lève-toi, il faut que je sorte tout de suite !

Il se lève en catastrophe et elle s'extrait de son fauteuil pour courir vers la sortie. Olivier se rassied, et la regarde partir, un peu inquiet. Puis, quand il ne la voit plus, il examine le siège de sa compagne.

OLIVIER : Non, mais elle ne les perd pas, ses poils...

(Il va chercher un magazine dans une poche de sa valise et vient se rasseoir)

Scène 3

Une vieille dame entre dans le wagon, elle porte une perruque et des lunettes de soleil. Olivier la regarde, intrigué, tandis qu'Isabelle ne détourne pas le regard.

GÉRALDINE : C'est bien la voiture 17, ici ?

OLIVIER : Oui, oui, madame. C'est bien là.

ISABELLE : C'est écrit dessus. C'est sûr.

GÉRALDINE : Oh vous savez avec ma cataracte...

Elle s'installe sur le siège juste derrière celui d'Olivier.

Christine revient, en se tenant la bouche, titubant. Olivier se lève en la voyant.

OLIVIER : *(excessivement gentil)* Ça va ma Titine ?

CHRISTINE : *(excessivement méchante)* Ta gueule !

OLIVIER : Tu es malade ?

CHRISTINE : Oh, ça va, laisse-moi !

Elle s'installe à nouveau sur son siège, après avoir fait signe (méchamment) à Olivier de lui laisser la place près de la fenêtre.

ISABELLE : Si vous voulez, j'ai des médicaments pour vous soulager.

CHRISTINE : Ce qui me soulagerait, c'est d'être à votre place.

ISABELLE : *(calme)* Oui, c'est pour ça que je l'ai réservée. *(elle sort une boîte de son sac)*

OLIVIER : Tu devrais peut-être essayer les cachets de madame ? *(il prend la boîte qu'Isabelle lui tend).*

CHRISTINE : Si tu comptes me droguer pour être tranquille et draguer toutes les filles du train, tu ne me connais pas !

OLIVIER : Qui veux-tu que je drague ? Il n'y a que des vieilles et des folles ici... *(se ravisant en regardant les deux autres femmes).* Enfin, je ne dis pas ça pour vous, hein !

CHRISTINE : Ils sont efficaces ces médicaments ?

ISABELLE : Très, mais il y a un inconvénient.

CHRISTINE : Lequel ?

ISABELLE : Ils font baver.

Olivier examine la notice.

OLIVIER : Ah oui, c'est indiqué dans les effets indésirables : « salivation excessive ».

CHRISTINE : On peut peut-être diminuer les doses ?

OLIVIER : Voyons la posologie... *(Il retourne la notice, puis marque son étonnement).*

CHRISTINE : Qu'est-ce qu'il y a ?

OLIVIER : Pour un caniche, c'est un comprimé toutes les quatre heures.

CHRISTINE : De quoi ?!

ISABELLE : *(sans méchanceté)* Dans votre cas, je recommande plutôt la dose pour les pitbulls.

CHRISTINE : Je ne vais pas prendre un médicament pour chien !

OLIVIER : Mais si ça te soulage ?!

CHRISTINE : Mais si ça me fait baver ?!

ISABELLE : Kiki, ça le soulage bien.

OLIVIER : Ah ! Tu vois !

ISABELLE : Mais c'est vrai que ça le fait baver.

CHRISTINE : Hors de question que je prenne ce truc. *(elle prend la boîte des mains d'Olivier et la jette en direction d'Isabelle)*. Tant pis. Je préfère encore être malade.

Olivier reprend la lecture de son magazine.

Sandrine entre dans le wagon, mini-jupe, décolleté provoquant, maquillage outrageux. Olivier l'observe sans discrétion par dessus son magazine et Christine la regarde, offusquée.

CHRISTINE : *(pour elle-même)* Regarde-moi celle-là, pour qui elle se prend.

OLIVIER : Hein ?

CHRISTINE : La fille, là.

OLIVIER : *(faux-jeton)* Ah. Je ne l'avais pas vue entrer, pardon. *(Il pose son magazine)*

CHRISTINE : Elle doit avoir un trottoir à son nom à Paris cette ... *(elle cherche un mot méchant)* chaudasse.

Sandrine passe lentement devant Olivier en tortillant les fesses. Il la suit du regard, hypnotisé. Elle s'assied derrière Géraldine.

ISABELLE : *(s'adressant à Olivier)* Vous en avez pris un ?

OLIVIER : *(revenant sur terre)* Hein quoi ?!

ISABELLE : Vous avez pris un des cachets de Kiki ? Parce que vous bavez, là.

CHRISTINE : *(regardant Olivier)* C'est vrai, on dirait que tu baves.

OLIVIER : *(s'essuyant machinalement)* Mais... mais pas du tout.

CHRISTINE : *(se levant)* Allez, viens à ma place, tu seras mieux.

OLIVIER : Non, mais ça va très bien. Je t'assure.

CHRISTINE : Non, mais regarde par la fenêtre. Il y a des beaux reliefs aussi, en Haute-Saône. *(elle rajuste sa poitrine en regardant celle de Sandrine)*

(ils échangent à nouveau leurs places)

<Jingle SNCF>

La voix de la SNCF : « *Mesdames et Messieurs, votre attention s'il vous plaît. Le train express soixante-dix-mille (la voix marque une pause d'une demi-seconde) cent, va partir. Prenez garde à la fermeture automatique des portes. Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît, attention au départ. »*

Isabelle se lève et reste debout dans l'allée, elle prend la cage dans ses bras.

OLIVIER : Qu'est-ce que vous faites ? Vous partez ?

ISABELLE : *(elle désigne la fenêtre du menton)* Je m'éloigne de la bordure du quai.

OLIVIER : Non, mais c'est pour les gens qui sont dehors. SUR le quai. Nous, on ne risque rien !

ISABELLE : Oui, mais c'est pour être sûr. *(Elle reste droite comme un « i » dans l'allée en regardant droit devant elle).*

Scène 4

On entend un coup de sifflet des coulisses.

OLIVIER : Ah, cette fois, ça y est, on est parti. *(Il regarde sa montre).* Bon, théoriquement à cette heure, on devrait déjà être presque arrivés. Mais quand même, ça marche bien la SNCF. On dit du mal, mais...

CHRISTINE : *(se tenant à la tablette pour ne pas être malade)* Il faut que je prévienne Maman.

OLIVIER : Tu lui as dit qu'on arrivait à quelle heure ?

CHRISTINE : Pour le dîner.

OLIVIER : Mais pour le dîner de quel jour ?

CHRISTINE : Ben... Aujourd'hui !

OLIVIER : Tu l'appelleras tout à l'heure. Quand on saura quel jour on arrive. Tu sais, c'est pas parce qu'on est partis qu'on va arriver...

Quelques secondes de silence.

Le contrôleur SNCF arrive d'un coup, en pointant son composteur vers les voyageurs.

GÉRARD : Haut les mains !

Regards paniqués des voyageurs.

GÉRARD : Non, je déconne. C'est pour le contrôle des billets !

CHRISTINE : Vous avez mangé un clown, ce matin ?

Le contrôleur s'approche d'Isabelle et de son chien. Il tente de le caresser à travers la cage.

GÉRARD : Aïe ! Sale bête.

Isabelle s'assied et repose la cage sur le siège d'à côté.

ISABELLE : C'est mon Kiki.

GÉRARD : C'est vous qui lui avez appris à mordre comme ça ?

CHRISTINE : *(aboyant)* Ah mais arrêtez avec vos blagues à deux balles !

OLIVIER : *(géné, sur le même ton qu'Isabelle présentant son chien)* C'est ma Titine.

GÉRARD : *(plaisantant)* C'est le wagon bétailière, ici ! Que des bêtes sauvages !

CHRISTINE : J'y vois aussi un âne avec une casquette.

OLIVIER : Christine !

GÉRARD : *(souriant)* Oh, laissez, monsieur, j'en ai vu d'autres. Montrez-moi donc vos billets.

ISABELLE : *(lui tendant ses billets)* Voilà mes billets. Pour moi et pour Kiki.

GÉRARD : Merci.

ISABELLE : Mon justificatif de réduction. *(Elle lui tend un autre papier)*

GÉRARD : Bien.

ISABELLE : Ma carte d'identité.

GÉRARD : Merci.

ISABELLE : Mon passeport... Le certificat de vaccination... Un mot de mon médecin... Ma police d'assurance... *(elle sort tous ces papiers de son sac à main)*

GÉRARD : C'est bon, c'est bon.

ISABELLE : C'est pour être sûr... Mes diplômes... Un certificat de non-gage de ma voiture... Un test de grossesse de moins de trois mois...

GÉRARD : Mais arrêtez, que voulez-vous que je fasse de tout ça ?

ISABELLE : *(articulant exagérément)* Mais c'est pour être sûr !

GÉRARD : Voilà, c'est bon, tout est en ordre.

Gérard composte rapidement les billets et rend tous ses papiers à Isabelle. Il se tourne maintenant vers Christine.

CHRISTINE : C'est mon mari qui a les billets.

GÉRARD : Sage précaution : ne jamais laisser de billets à une femme. Elle serait capable de les dépenser !

CHRISTINE : On ne vous pas demandé de faire des commentaires, vous !

OLIVIER : Tenez, voici nos billets.

GÉRARD : *(prenant connaissance des billets)* Ah ! Tiens, vous avez demandé explicitement à être placés dans le sens inverse de la marche ? Vous préférez ?

OLIVIER : *(gêné, sous le regard accusateur de Christine)* Moi, non, mais pas du tout.

CHRISTINE : Tu l'as fait exprès ? Salopard !

OLIVIER : Mais puisque je te dis que je n'en savais rien !

GÉRARD : Si, regardez, c'est indiqué ici... *(il tend les billets sous les yeux de Christine)*

CHRISTINE : Tu me le paieras cher, Olivier. Un mois sans me toucher. Tu es prévenu.

OLIVIER : Un mois ?! Non, Titine, tu ne peux pas...

CHRISTINE : UN MOIS ! Ceinture. Ça t'apprendra.

Le contrôleur leur rend leurs billets sans insister et se dirige vers les deux autres voyageuses, en commençant par Géraldine.

GÉRARD : Bonjour madame, contrôle des billets s'il vous plait.

GÉRALDINE : Attendez que je les trouve, avec ma cataracte. *(Elle fouille dans son sac à main)*. Ah, je crois bien que les voilà.

GÉRARD : Ah non, ça c'est votre carnet de chèques.

GÉRALDINE : Pardon, je n'y vois plus trop clair. À nos âges... *(Elle lui tend finalement son billet, qu'il composte)*

GÉRARD : Merci madame. *(se tournant vers Sandrine et changeant de ton, devenant mielleux)*. Mademoiselle, vous avez un ticket.

SANDRINE : Oui, euh... attendez.

GÉRARD : *(séducteur)* Vous avez un ticket avec moi. Ce n'était pas une question. C'était une affirmation.

CHRISTINE : *(observant la scène en se retournant)* Ce qu'il ne faut pas entendre !

SANDRINE : *(faussement confuse)* Oh zut ! Je crois que j'ai oublié mon billet à la maison !
(dit-elle en décroisant, recroisant les jambes)

CHRISTINE : Ben tiens !

GÉRARD : *(toujours enjôleur)* L'important, c'est que vous l'avez acheté, mademoiselle.

SANDRINE : Je vous jure ! Je l'avais encore ce matin. Je l'avais posé près de mon soutien-gorge pour ne pas l'oublier. Et... Oh ! *(elle se touche la poitrine)* Je l'ai oublié aussi !

GÉRARD : Décidément. J'espère que vous n'avez rien oublié d'autre... *(dit-il en la regardant de la tête au pied)*.

SANDRINE : *(faussement confuse à nouveau)* J'espère aussi.

GÉRARD : Allez, ça va pour cette fois.

CHRISTINE : « Gna gna, ça va pour cette fois ». Je t'en foutrais, moi...

OLIVIER : Christine !

GÉRARD : *(à tous)* Je vous informe qu'une voiture bar est à votre disposition juste à côté, vous y trouverez de quoi vous restaurer, des boissons chaudes et froides, ...

CHRISTINE : *(elle complète sur le même ton)* Des soutiens-gorges pour les étourdies...

GÉRARD : La SNCF vous souhaite un agréable voyage. N'hésitez pas à venir me voir en cas de problème.

CHRISTINE : C'est ça, on n'hésitera pas.

Gérard sort de scène, en passant par la voiture bar.

Scène 5

OLIVIER : Je prendrais bien un petit café, moi.

CHRISTINE : Tu ne vas pas encore me faire lever ?!

OLIVIER : Tu n'as pas soif, toi ?

CHRISTINE : *(sèche et définitive)* Non. Et toi non plus. Reste assis !

Il reprend la lecture de son magazine, blasé. Christine lit par dessus son épaule, puis finalement lui pique le magazine des mains.

OLIVIER : Eh mais !

CHRISTINE : Je l'avais avant ! Tu n'avais qu'à prévoir quelque chose à lire.

Elle tourne quelques pages. Puis se sent mal.

OLIVIER : Ça ne va pas ?

CHRISTINE : C'est ton magazine qui me rend malade !

OLIVIER : Mon magazine ?

CHRISTINE : Je ne peux pas lire dans un train. Tu le sais bien ! Encore moins quand je suis dans le mauvais sens !

OLIVIER : Et bien, arrête de lire !

CHRISTINE : Je suis pas bien, il faut que je sorte... *(elle se lève précipitamment)*.

OLIVIER : Bon, ben moi, je vais boire un café à la voiture bar.

Elle quitte le wagon, Olivier se lève doucement et se dirige vers la voiture bar. En passant devant Sandrine, celle-ci se lève à son tour.

SANDRINE : Je vous accompagne. J'aime bien la compagnie.

Olivier et Sandrine passe dans l'autre wagon. À partir de là, il y a deux scènes simultanées qui se jouent :

Dans le wagon-bar :

OLIVIER : *(chuchotant)* Tu es folle, qu'est-ce que tu fais là !?

SANDRINE : *(parlant normalement)* Je voulais te voir !

OLIVIER : *(chuchotant)* Mais enfin, pas ici ! Pas devant ma femme !

SANDRINE : Tu me manquais trop ! *(elle l'enlace)*

Dans le wagon-voyageur

GÉRALDINE : *(se levant pour discuter avec Isabelle par-dessus son siège)* Ils sont bruyants vous ne trouvez pas ?

ISABELLE : C'est sûr.

GÉRALDINE : J'ai une mauvaise vue, mais une très bonne oreille.

ISABELLE : Comme Kiki. C'est à cause de ses poils devant les yeux.

GÉRALDINE : Moi, c'est la cataracte. (*Elle se rassied*)

Dans le wagon-bar :

OLIVIER : (*chuchotant*) Il ne faut absolument pas que ma femme nous voie ensemble.

SANDRINE : (*parlant normalement*) Et sa mère ?

OLIVIER : Quoi sa mère ?

SANDRINE : Elle est bientôt foutue ?

OLIVIER : M'en parle pas, elle résiste, la vieille.

SANDRINE : Avec le pognon qu'elle a pour se soigner, tu m'étonnes. Elle n'a pas dû faire beaucoup d'efforts dans sa vie...

Dans le wagon-voyageur

GÉRALDINE : (*elle se relève*) Mais dites-moi, il me semble que je vous reconnais.

ISABELLE : Moi pas.

GÉRALDINE : Vous n'êtes pas la Baronne Martin ? La dernière héritière d'Alexandre Martin, le baron ?

ISABELLE : Oui. Et lui, c'est Kiki. C'est mon chien-chien.

GÉRALDINE : Mais dites-moi, vous n'avez jamais été mariée ?

ISABELLE : Non. Jamais. Ça, c'est sûr.

Géraldine se rassied.

Dans le wagon-restaurant

SANDRINE : Tu ne vas pas rester avec ta morue toute ta vie. Et nous deux ? Tu penses à nous deux ?

OLIVIER : Que veux-tu que je fasse ? Je ne peux quand même pas la tuer...

SANDRINE : Pourquoi pas ?

Dans le wagon voyageur

GÉRALDINE : (*elle se relève*) Pardonnez-moi si c'est indiscret, mais... Vous avez dû accumuler une petite fortune, depuis le temps, dans la famille.

ISABELLE : 2 milliards, cinq cent vingt-cinq millions, trois cent quatre vingt mille deux-cent cinquante deux euros.

GÉRALDINE : Vous plaisantez ?

ISABELLE : Vous avez raison : cinquante et un euros, j'ai pris un café à la gare avant de partir.

GÉRALDINE : Vous avez en tête la somme exacte de votre fortune ?

ISABELLE : C'est pour être sûre.

GÉRALDINE : *(se laissant tomber sur son siège)* Ben mon cochon !

Dans le wagon-bar

OLIVIER : Quoi, tu voudrais que je tue la mère de Christine ?

SANDRINE : Je ne vais pas t'attendre cinquante ans dans la clandestinité. Je veux que tu me fasses des enfants, que tu m'achètes... Qu'on s'achète une maison...

OLIVIER : On n'est pas obligés de tuer quelqu'un pour ça. Il faut juste que je trouve le courage de l'annoncer à ma femme... *(il réfléchit un instant, puis pose son café et part en direction de l'autre wagon)*

Tu as raison ! J'y vais maintenant.
(mais Sandrine le retient)

SANDRINE : Non, attends !

OLIVIER : Ben quoi ? Tu ne veux pas vivre avec moi, dès maintenant ?

SANDRINE : Non mais... Si bien sûr... Mais bon... Imagine comme ce serait plus facile si tu piratais d'abord l'héritage de la vieille ? Après tout ce que ton dragon de femme t'a fait subir ? Tu le mérites !

OLIVIER : Je gagne ma vie avec mon exploitation de patates. Je t'aimerai tout autant si on est pauvres !

SANDRINE : Mais pas moi ! Je veux dire, imagine que tu divorces, je suis sûre que cette vieille peau de Christine va te demander une pension, alors qu'elle est assise sur un tas d'or. Il va nous rester quoi pour vivre, à nous ?

Dans le wagon-voyageur

Christine revient en titubant et se tenant le ventre. Elle constate le départ de son mari et de Sandrine.

CHRISTINE : Ben où c'est qu'ils sont allés ces deux-là ?

ISABELLE : Boire un café. Ça, c'est sûr.

CHRISTINE : Ensemble ?

ISABELLE : Oui. Moi je suis restée là. Avec Kiki.

Christine chancelle dans l'allée à cause des mouvements du train et de sa nausée.

CHRISTINE : Il a de la chance que je n'aie pas la force d'aller voir là-bas ce qu'il s'y passe. Mais il va m'entendre quand il va revenir...

Dans le wagon-bar

OLIVIER : Tu as peut-être raison : je ferais mieux d'attendre qu'elle crève pour la quitter.

SANDRINE : Attendre, attendre... Pas trop longtemps quand même. Tu peux peut-être l'aider, un petit peu ?

OLIVIER : Il faut que j'y réfléchisse. *(Il regarde sa montre)* Mais pas maintenant, elle va finir par se douter de quelque chose si elle ne nous voit pas. J'y vais, mais surtout ne reviens pas tout de suite. Ce serait louche.

SANDRINE : Ok, je vais me prendre un truc à manger, tu as de l'argent sur toi ? J'ai tout laissé dans l'autre wagon.

Il fouille dans son porte-monnaie et lui tend un billet de cinquante euros.

OLIVIER : Je n'ai qu'un billet de 50 euros, ça ira ?

Elle fait la moue en lui prenant le billet.

SANDRINE : Mouais.

Olivier repasse dans le wagon-voyageur, pendant que Sandrine sort de scène.

Scène 6

OLIVIER : *(arrivant près de Christine qui est étalée sur leurs deux sièges)* Ça va mieux ?

CHRISTINE : *(méchamment, se relevant d'un coup)* Ça a l'air ?

OLIVIER : Non : tu es toute blanche.

CHRISTINE : Il faut que je sois dans le sens de la marche.

OLIVIER : *(il regarde autour de lui)* Mais il n'y a plus de place !

CHRISTINE : Débrouille-toi. Après tout, c'est de ta faute.

Il regarde autour de lui, regarde s'il peut dégager une place en enlevant des bagages.

CHRISTINE : Tu ne veux pas me faire voyager dans la soute, quand même ?!

OLIVIER : Je cherche une solution, Titine...

CHRISTINE : Et cesse de m'appeler Titine. C'est débile !

OLIVIER : Oui Titi... Oui Christine.

CHRISTINE : Quand je pense à ce chien qui voyage confortablement dans le bon sens...

Elle regarde Olivier qui est revenu à son niveau, elle lui fait des gestes évocateurs de la tête en direction du chien et d'Isabelle.

OLIVIER : Et ben ? Quoi ?

CHRISTINE : C'est pas bien normal, quand même...

Elle continue ses gestes de la tête pour encourager son mari à demander la place du chien.

OLIVIER : Mais enfin, il est malade, lui aussi...

CHRISTINE : *(hurlant)* Et moi ?! J'y suis pas ?!

OLIVIER : Si mais... *(Il tord ses mains en signe d'embarras, il regarde Isabelle qui reste impassible comme si elle n'avait rien écouté de la conversation).*

CHRISTINE : Allez !

OLIVIER : Euh... *(s'adressant à Isabelle)* Dites, madame... Excusez-moi.

ISABELLE : Oui ?

OLIVIER : Il a l'air bien votre chien, là.

ISABELLE : Oui, c'est Kiki. Il est gentil hein ?

OLIVIER : Parce que là, je l'observe, dans sa cage...

ISABELLE : Il est joli Kiki.

OLIVIER : Et je vois qu'il a les fesses tournées par ici. *(Il mime)*

ISABELLE : *(Elle regarde et acquiesce)* Oui. C'est un gentil chien-chien.

OLIVIER : Si on le mettait à la place de ma femme, vous ne croyez pas qu'il serait mieux ? Dans l'autre sens. Les fesses par là. *(Il mime à nouveau)*

CHRISTINE : Tu as une façon de présenter les choses... Comme si c'était moi la chieuse, dans l'histoire.

OLIVIER : Mais chut, laisse-moi faire.

Isabelle réfléchit.

ISABELLE : *(air débile que l'on prend pour parler à un chien)* Ohhh mon pauvre Kiki qui roule tout à l'envers ! Mais il va être malade, mon Kiki ! Il va faire sa grosse crotte ! *(elle caresse la cage)* Il voudrait aller sur l'autre siège, mon Kiki ? Il voudrait ?

OLIVIER : Moi je crois qu'il voudrait.

CHRISTINE : Tu parles ! Il s'en fout, il dort, le clébard.

OLIVIER : Mais tais-toi donc !

ISABELLE : Est-ce que vous sauriez où je peux trouver une place dans le bon sens pour mon Kiki ?

OLIVIER : *(manipulateur)* Et bien, écoutez. Je ne veux pas trop m'avancer, mais je crois que cela ne dérangerait pas trop ma femme si elle échangeait sa place avec Kiki.

ISABELLE : Vous êtes sûr ?

OLIVIER : Allez, l'affaire est entendue. Christine, vient donc prendre la place de Kiki, je m'occupe de la cage.

(il se lève pour laisser passer sa femme et prend la cage pour qu'elle puisse s'asseoir. Isabelle ne bouge pas, Christine est obligée de l'enjamber pour accéder à sa place.)

CHRISTINE : C'est pratique, je vous jure...

Olivier repose délicatement la cage sur le siège, et s'assied sur celui d'à côté, il tente de caresser le chien qui le mord à nouveau.

OLIVIER : Lààà ! Aïe. Ouh le coquin Kiki.

ISABELLE : *(Réjouie qu'on parle de son chien)* Vous aussi vous le trouvez coquin ?

OLIVIER : *(Se forçant à sourire par politesse et pour arrondir les angles)* Très coquin !

Scène 7

CHRISTINE : N'en rajoute pas...

OLIVIER : Ça va mieux ?

CHRISTINE : Je préférerais être sur l'autre place, mais bon, vu à qui on a à faire, je préfère ne pas trop insister. *(Elle fait un signe avec sa main suggérant qu'Isabelle est malade mentale).*

Le contrôleur entre en trombe dans le wagon.

GÉRARD : *(paniqué)* On a perdu le wagon de queue !

GÉRALDINE : Comment ?

GÉRARD : Le wagon de queue, (*il montre la droite de la scène*) celui juste derrière le vôtre, on l'a perdu.

GÉRALDINE : Mais comment ça, perdu ?

GÉRARD : Il s'est détaché.

GÉRALDINE : Tout seul ?

GÉRARD : Oui !

GÉRALDINE : C'est pas possible.

GÉRARD : Avec la SNCF, c'est possible.

GÉRALDINE : Et il y avait du monde dedans ?

GÉRARD : Toute une colonie de vacances. Des mômes de quatre à six ans.

GÉRALDINE : Mais ils sont accompagnés ?

GÉRARD : Heureusement, oui. Enfin... Les monitrices étaient en train de déjeuner dans le wagon restaurant. Donc en fait,... non.

GÉRALDINE : Mais c'est horrible !

GÉRARD : Oui : ils vont tout saloper le wagon, les morveux !

OLIVIER : Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

GÉRARD : Il faut qu'on y retourne !

CHRISTINE : Quoi ?!

GÉRARD : On va faire marche arrière.

CHRISTINE : Mais ils ne peuvent pas attendre le prochain train ?

GÉRARD : Ils n'ont pas de billets pour le prochain train.

CHRISTINE : Vous pourriez faire une exception, pour une fois.

GÉRARD : Le règlement, c'est le règlement. Bon, je vous laisse, j'ai du boulot... Je voulais juste vous prévenir.

Il quitte le wagon en retournant vers l'avant du train. Quelques instants passent.

OLIVIER : *(regardant par la fenêtre)* Ça y est, on ralentit.

CHRISTINE : À ce train-là, on ne sera jamais arrivés...

OLIVIER : Voilà, on commence à reculer.

CHRISTINE : *(se tenant le ventre)* Ouh là, oui, je le sens.

OLIVIER : Déjà ? C'est vraiment automatique.

ISABELLE : C'est comme les antibiotiques. *(dit-elle en levant le doigt)*

CHRISTINE : On ne vous a pas sonné, vous. Poussez-vous que j'aïlle vomir !

Isabelle déplace un peu ses genoux pour que Christine puisse passer. Celle-ci enjambe malgré tout la Baronne dans la précipitation, puis court vers les toilettes.

ISABELLE : Ça, c'était sûr...

Scène 8

Géraldine interpelle Olivier de sa place.

GÉRALDINE : Monsieur s'il vous plait ?

Olivier ne réagit pas.

GÉRALDINE : *(plus fort)* Monsieur ?

Olivier se rend compte que c'est à lui qu'on parle. Il se détourne.

OLIVIER : Pardon madame, je ne vous avais pas entendue.

GÉRALDINE : Et moi je ne vous vois pas, à cause de la cataracte. Approchez. Venez vous asseoir ici !

OLIVIER : Moi ? Mais... *(il regarde dans la direction où est partie sa femme)*

GÉRALDINE : Venez, juste une seconde !

Olivier se lève et va s'asseoir à côté de la vieille dame qui se décale.

OLIVIER : Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

GÉRALDINE : Je vous observe depuis tout à l'heure...

OLIVIER : Oui, avec votre cataracte...

GÉRALDINE : *(agacée)* Oui, enfin, non. Je ne suis pas aveugle non plus !

OLIVIER : Pardon...

GÉRALDINE : Je vais être franche avec vous, peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçu, mais...

OLIVIER : Mais ?

GÉRALDINE : Vous n'êtes pas heureux en couple, mon pauvre ami.

OLIVIER : Ah ben ça, pour une révélation. Il vaut mieux entendre ça qu'être aveugle. Enfin... Qu'avoir la cataracte.

GÉRALDINE : Comprenez-moi bien. Je n'ai aucun intérêt à me mêler de ça, vous le savez.

OLIVIER : Hmm...

GÉRALDINE : Vous ne doutez pas de ça, n'est-ce pas ?

OLIVIER : Non.

(Ils parlent maintenant de manière à ne pas être entendus par Isabelle)

GÉRALDINE : Je serais vous, ça ne me regarde pas, bien sûr. Mais je serais vous ... *(elle ménage son effet)* je tenterais ma chance avec la Baronne.

OLIVIER : La Baronne ?

GÉRALDINE : La Baronne Martin. *(Elle la désigne d'un mouvement de tête)*.

OLIVIER : Mais qui c'est, ça, la Baronne Martin ?

GÉRALDINE : Vous ne connaissez pas la Baronne Martin ?

OLIVIER : Non.

GÉRALDINE : Vous êtes encore plus bête que je ne le pensais.

OLIVIER : Mais dites-donc, on ne se connaît pas ! *(il se lève, mais Géraldine le retient par la manche)*

GÉRALDINE : Attendez ! La Baronne est l'unique héritière d'une des plus grosses fortunes de Haute-Saône.

OLIVIER : La plus grosse fortune de Haute-Saône, ça ne doit pas être grand chose...

GÉRALDINE : 2 milliards !

OLIVIER : 2 milliards ?

GÉRALDINE : Sachez que c'est là où les gens sont les plus pauvres qu'on trouve le plus de milliardaires. Il faut bien trouver l'argent quelque part.

OLIVIER : 2 milliards ! De centimes ?

GÉRALDINE : D'euros !

OLIVIER : Mais ce n'est pas possible !

GÉRALDINE : C'est elle-même qui me l'a dit tout à l'heure, quand vous buviez votre café.

OLIVIER : Elle vous a annoncé sa fortune, comme ça ? Je ne vous crois pas.

GÉRALDINE : Vous avez vu comment elle est ? Il y a longtemps qu'elle a tourné la carte. *(Elle tourne son doigt sur la tempe)*

OLIVIER : Elle est un peu bizarre, mais...

GÉRALDINE : Elle est complètement foldingotte ! Et moi je sais pourquoi.

OLIVIER : Comment vous savez ça, vous lui avez demandé ?

GÉRALDINE : Non, mais ça se sait, en ville.

OLIVIER : Ah bon ?

GÉRALDINE : Dans les salons de coiffure de Haute-Saône, j'aime autant vous dire que ça papote.

OLIVIER : Et alors, qu'est-ce qu'elle a donc, cette Baronne ?

GÉRALDINE : *(elle ménage son effet à nouveau)* Elle souffre de solitude.

OLIVIER : *(incrédule)* De solitude ?

GÉRALDINE : Exactement.

OLIVIER : C'est tout ?

GÉRALDINE : Vous avez vu comment elle est avec son chien ?

OLIVIER : Cinglée.

GÉRALDINE : Voilà.

OLIVIER : Mais sans son chien, aussi. Elle est cinglée, tout court.

GÉRALDINE : Vous ne me croyez pas ?

OLIVIER : Non. Et surtout, je ne vois pas pourquoi vous venez me raconter tout ça.

Qu'est-ce que ça peut vous foutre que je sois heureux en couple ? Et que je drague une Baronne ?

GÉRALDINE : *(prenant un air malheureux)* Vous savez quand on est vieille comme moi, il faut bien s'occuper. Alors on cancanne, on médite, on dit du mal des autres, mais au bout d'un moment ça lasse. Et puis on se dit, « je vais bientôt mourir, qu'est-ce que j'ai fait de bien dans ma vie ? ». J'aimerais faire quelque chose de bien. Comme ça gratuitement. Au premier couillon que j'ai croisé dans le train.

OLIVIER : Dites, le couillon, il vous remercie, mais il n'a pas besoin de vous. *(Il se lève, elle le prend brusquement par le bras)*

GÉRALDINE : *(sérieuse)* Des occasions comme ça, il y en aura pas d'autres ! La Baronne ne sort jamais de chez elle, elle a peur de la foule. Elle est *(elle hésite sur le terme)* agorachnophobe ! Vous avez une occasion unique de l'avoir pour vous tout seul. Vous l'épousez, et hop, vous gagnez deux milliards. Ça ne vous fait pas réfléchir ?

OLIVIER : *(se dégageant de sa prise, agacé)* Mais moi je suis déjà marié. Je vous signale.

Il retourne lentement à sa place, fait semblant de lire son magazine, mais guette Isabelle du coin de l'œil. Elle reste comme toujours impassible et regarde droit devant elle. Il jette un coup d'œil au chien dans sa cage et engage innocemment la conversation.

OLIVIER : Dites-donc, il est joli votre chien. C'est quoi comme race ?

ISABELLE : C'est un petit chien lion.

OLIVIER : Il porte bien son nom *(il regarde son doigt mordu plusieurs fois)*. Il vous a coûté cher ? Parce que je voudrais acheter le même pour ma femme, elle a l'air de bien l'apprécier.

ISABELLE : huit cent cinquante trois mille deux cent quatre vingt treize euros, avec les vaccins.

Olivier laisse tomber son magazine par terre. Puis regarde derrière lui en direction de Géraldine qui ferme les yeux en signe de « je te l'avais bien dit qu'elle était pleine aux as ».

OLIVIER : Tout compte fait, je vais lui prendre un bâtard. Y en a plein qui traînent autour de la ferme. Ils sont bien aussi les bâtards... *(il ramasse son magazine et tombe sur une photo de la Baronne)*. Eh mais ! Mais c'est vous, là ? *(Il lui tend le journal)*

ISABELLE : *(Elle regarde nonchalamment)* Oui.

OLIVIER : *(Il lit l'article qui accompagne la photo)* « Dans sa propriété de 130 hectares, la Baronne Martin trompe la solitude en jouant avec son chien »

ISABELLE : C'est Kiki.

OLIVIER : 130 hectares ! Ça ferait un sacré paquet de patates !

ISABELLE : C'est sûr.

Christine reparaît, pliée en deux de douleur, elle avance lentement dans le wagon.

OLIVIER : Ah... *(ne sachant pas trop quoi dire)* Tu as... Tu as bonne mine !

CHRISTINE: *(passant devant Olivier sans s'arrêter, la voix toute éraillée)* Je vais voir au bar s'ils ont quelque chose à me donner.

GÉRALDINE : Moi, ce que je donnais à ma fille...

CHRISTINE : *(excessivement méchante)* Ta gueule, la vieille !

OLIVIER : *(pour l'excuser en direction de Géraldine)* Elle est très malade...

GÉRALDINE : Elle n'est pas toujours comme ça ?

OLIVIER : *(il réfléchit)* En fait, si, toujours... *(il reprend la lecture de son article sur la Baronne)*. 130 hectares...

Scène 9

Sandrine entre dans le wagon bar depuis les coulisses, en même temps que Christine, de la voiture voyageurs.

CHRISTINE : *(Toujours la voix enrouée, la détaillant de la tête au pied)* Vous avez toujours aussi chaud, vous ?

SANDRINE : *(Ton froid)* Et vous, toujours malade ?

CHRISTINE : *(elle s'appuie sur le bar pour ne pas tomber)* J'ai dû prendre froid, vous devriez faire attention. Vu ce que vous portez.

SANDRINE : Moi je n'ai jamais froid.

CHRISTINE : Ça ne m'étonne pas. Vous n'auriez pas quelque chose contre les nausées ? Un tube d'aspirine, n'importe quoi ?

SANDRINE : Pas sur moi.

CHRISTINE : *(En l'observant)* En même temps, je ne sais pas où vous le rangeriez...

Dans le wagon voyageur

OLIVIER : *(Se levant)* Bon, excusez-moi...

GÉRALDINE : Vous allez où ?

OLIVIER : *(Gêné, indiquant la droite la scène)* Je vais... faire un tour par là...

GÉRALDINE : Oui, mais vous allez où ?

OLIVIER : Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ?

ISABELLE : Vous allez où ?

OLIVIER : Vous n'allez pas vous y mettre aussi ?

GÉRALDINE : Non, mais on se demande, c'est tout...

OLIVIER : Je vais PISSER ! Voilà où je vais !

(Il quitte le wagon énervé)

Dans le wagon bar :

SANDRINE : Qu'est-ce que vous faites dans ce train si vous êtes malade ?

CHRISTINE : Je vais voir maman.

SANDRINE : Comme c'est mignon. Et elle va bien ?

CHRISTINE : *(Étonnée par cette question)* Quoi ? Oui, bien sûr qu'elle va bien... Enfin...

SANDRINE : Enfin quoi ?

CHRISTINE : Bah, à son âge, vous savez, on ne supporte plus rien.

SANDRINE : Par exemple ?

CHRISTINE : Par exemple, mon mari, elle ne le supporte plus.

SANDRINE : Et vous ?

CHRISTINE : Moi, elle me supporte très bien, évidemment. Je ne suis pas chiante comme lui...

SANDRINE : Bien sûr...

Dans le wagon voyageur

Géraldine se lève de son siège pour parler à Isabelle.

GÉRALDINE : Vous ne le trouvez pas mignon ?

ISABELLE : Kiki ? Mon chien-chien ?

GÉRALDINE : Mais non, pas Kiki. Le Monsieur, là. Il est gentil, non ?

ISABELLE : Il est moins gentil que Kiki.

GÉRALDINE : C'est différent.

ISABELLE : Pourquoi ?

GÉRALDINE : *(elle cherche une différence)* Et bien par exemple, un homme, il va pisser tout seul... *(elle montre du doigt la direction qu'a prise Olivier, puis se rassied et marmonne pour elle-même)* Ça va pas être simple, cette affaire.

Dans le wagon bar :

CHRISTINE : Bon, et puis elle a du diabète.

SANDRINE : *(soudainement intéressée)* Ah ?

CHRISTINE : À un niveau assez inquiétant. Il ne faut plus qu'elle mange de sucre.

SANDRINE : Plus du tout ?

CHRISTINE : Le moins possible.

SANDRINE : Sinon ?

CHRISTINE : Avec un choc hyperglycémique, elle pourrait y rester. La pauvre.

SANDRINE : *(air conspirateur)* Intéressant...

CHRISTINE : Comment ça « intéressant » ?

SANDRINE : Je veux dire : ça doit être très gênant...

CHRISTINE : Elle a un régime draconien.

SANDRINE : Un régime « dragonien »... À base de dragon ?

CHRISTINE : DraCOgien, avec un « C » comme « Conne ».

Dans le wagon voyageur :

(Géraldine se relève)

GÉRALDINE : En tout cas, il a l'air d'aimer les chiens. Vous avez vu comme il prend soin de Kiki ?

ISABELLE : Vous trouvez ?

GÉRALDINE : C'est lui qui vous a proposé de le remettre dans le sens de la marche...

ISABELLE : C'est sûr.

GÉRALDINE : Quand même !

ISABELLE : Vous croyez qu'il accepterait de sortir Kiki pour qu'il fasse son petit caca ?

GÉRALDINE : Mais bien sûr ! Demandez-lui, je suis sûr qu'il sera ravi !

Dans le wagon bar

Le contrôleur arrive dans le wagon.

Scène 10

GÉRARD : Mesdames, je vous demande de regagner vos places, nous allons bientôt ...

Un grand bruit et tout le monde, dans les deux wagons, est secoué par le choc. Christine et Sandrine tombent à terre. Gérard se cramponne au bar et tient debout.

GÉRARD : *(Finissant sa phrase, dépité)* ... bientôt récupérer le wagon de queue qu'on avait perdu.

CHRISTINE : *(se relevant)* Pour une fois que vous êtes en avance...

SANDRINE : *(se relevant à son tour)* Vous auriez pu prévenir plus tôt...

GÉRARD : *(enjoué et draguant un peu Sandrine en l'aidant à se relever)* C'est renversant de voyager avec moi, non ?

Il époussette les vêtements des deux femmes, en insistant davantage sur ceux de Sandrine, qui se laisse faire.

Dans la voiture voyageurs

Olivier revient des toilettes, il est trempé de la tête au pied.

OLIVIER : Pisser dans un train, c'est jamais facile, mais alors là... *(il montre ses vêtements, consterné)*.

GÉRALDINE : Vous vous êtes uriné dessus ?

OLIVIER : Non, c'est en me lavant les mains, il y a eu un grand choc, et paf... Trempé.

GÉRALDINE : *(dégoûtée)* Vous êtes sûr que ce n'est que de l'eau ?

OLIVIER : Le résultat est le même, il faut que je me change, de toute façon.

GÉRALDINE : Vous n'allez pas vous changer ici, quand même ?

OLIVIER : *(fouillant dans sa valise pour trouver des vêtements propres)* : Je ne vais pas retourner aux toilettes, c'est inondé. Vous n'aurez qu'à tourner la tête.

GÉRALDINE : *(offusquée)* Rhôô ! *(puis se ravisant, elle se lève et s'approche d'Isabelle pour lui parler discrètement)* C'est le moment, madame la Baronne.

Isabelle est comme toujours les yeux dans le vague, ailleurs.

ISABELLE : Je vous demande pardon ?

GÉRALDINE : *(chuchotant)* Demandez-lui pour votre chien.

ISABELLE : Lui demandez quoi ?

GÉRALDINE : S'il peut vous le sortir ! Profitez-en, le train est arrêté.

ISABELLE : *(gênée)* Mais je ne saurai pas quoi dire...

GÉRALDINE : Mais si, mais si.

ISABELLE : *(paniquée)* Mais non, c'est sûr !

GÉRALDINE : Et bien vous lui dites... Euh... « Vous pourriez me sortir mon petit chien » ?

ISABELLE : C'est tout ?

GÉRALDINE : C'est histoire de lancer la conversation, après vous improvisez.

Pendant qu'Olivier retire ses vêtements, Isabelle prend la cage de Kiki et s'apprête à lui adresser la parole. Elle hésite et rebrousse chemin plusieurs fois, mais Géraldine la pousse.

Dans le wagon bar

GÉRARD : Pour la peine, je vous offre un verre.

SANDRINE : Volontiers !

CHRISTINE : *(se tenant le ventre)* Je ne sais pas si je peux avaler quoi que ce soit.

SANDRINE : *(s'installant au bar)* Moi j'avale tout ce que vous voulez ! Pourvu que ça soit gratuit...

GÉRARD : J'ai de la Vodka que j'ai récupérée dans l'Orient Express, j'aime autant vous dire qu'elle déménage !

SANDRINE : Allez ! Une vodka !

CHRISTINE : Une vodka ? Vous croyez que...

GÉRARD : Les cheminots russes s'en servaient pour relancer la loco quand il n'y avait plus de charbon. Ça va vous remettre d'équerre !

CHRISTINE : *(elle accepte le verre qu'il lui tend)* Bon. J'espère que ça ne va pas me faire dérailler.

SANDRINE : Allez ! À la santé de votre mère !

CHRISTINE : Laissez ma mère en dehors de ça...

(Elle trempe ses lèvres dans le breuvage et en boit une petite gorgée, puis tousse violemment)

Mais vous êtes cinglé ? Qu'est-ce que c'est que ce pétrole ?!

GÉRARD : On s'habitue vite : vous verrez, à la deuxième gorgée, vous ne vous souviendrez même plus que vous avez une langue !

SANDRINE : Moi je trouve ça bon. Ça me donne chaud.

CHRISTINE : Moi ça me donne mal au cœur, c'est horrible. *(Se tenant la bouche)* Il faut que je sorte...

(Elle se dirige vers l'autre wagon)

Dans la voiture voyageurs

(Olivier est en caleçon, en train de se changer, Isabelle s'approche de lui avec sa cage à la main, Christine arrive pile à ce moment)

ISABELLE : *(embrouillée, les yeux dans le vide comme un robot)* Vous voudriez sortir ma petite chatte ?

Regards interloqués de tous. Christine, sous le choc, vomit bruyamment dans la valise d'Olivier.

OLIVIER : *(constatant le désastre)* Ah ben non : mes vêtements tout propres !

ISABELLE : Je veux dire, vous voulez bien sentir euh... sortir mon chien-chien ?

CHRISTINE : *(émergeant)* Qui ça ?

ISABELLE : Kiki !

CHRISTINE : Il ne sortira rien, ni votre chien, ni autre chose ! Espèce de cinglée !

OLIVIER : Christine ! Mais... Mais tu sens l'alcool ?

CHRISTINE : C'est à cause du contrôleur !

OLIVIER : C'est pour ça que tu es malade ! Tu picoles en cachette ?

CHRISTINE : Non mais dis-donc, et toi, qu'est-ce que tu fais à moitié à poil ?

OLIVIER : Je me rechargeais, mais ...*(il regarde la valise, dégoûté)* Je crois que je vais rester comme ça finalement.

CHRISTINE : Comment ça ?! Tu vas t'habiller déceamment ! Et tout de suite !

Il fouille dans la valise d'un air dégoûté sous le regard sévère de sa femme. Pendant ce temps, Isabelle se rassied.

Dans la voiture bar

GÉRARD : *(un peu éméché)* Bon, ce n'est pas trou... Ce n'est pas tout. Il faut que j'aie voir ma queue... Mon wagon de queue, s'il est bien accroché.

SANDRINE : Je vous accompagne... J'aime bien la compagnie... de chemin de fer... *(Elle rit à son propre jeu de mot)*

GÉRARD : Vous en êtes une sacrée, vous, hein ?

Ils passent tous les deux dans la voiture voyageurs.

SANDRINE : *(voyant la scène)* Oh mais, c'est la fête ici ?

CHRISTINE : *(sèchement)* Oui, et vous n'êtes pas invitée. Regardez ailleurs, mon mari n'aime pas être vu dans cet état. *(Elle s'interpose pour que Sandrine ne puisse pas reluquer Olivier)*

SANDRINE : *(pour elle-même, en passant son chemin)* Oh je l'ai déjà vu à poil, de toute façon.

CHRISTINE : Vous dites ?

SANDRINE : *(plus fort)* J'en ai vu d'autres.

CHRISTINE : Ça ne m'étonne pas beaucoup...

GÉRARD : Dites, il faudra vous habiller correctement quand même, c'est le règlement... Sans compter qu'on a récupéré le wagon des gosses *(il montre la droite de la scène)*. Imaginez qu'ils débarquent ici.

OLIVIER : Tous mes vêtements sont trempés... Ou ils sentent la vodka. Je n'ai plus rien à me mettre.

CHRISTINE : Tu n'as qu'à mettre des habits à moi.

OLIVIER : Mais les tiens sont dans le même état, regarde. *(Il lui montre la valise)*

CHRISTINE : *(constatant puis se bouchant le nez)* Oh mon Dieu, cette odeur, je ne la supporte pas.

Gérard et Sandrine ont traversé le wagon, ils sortent de scène.

Isabelle a regagné sa place et regarde droit devant elle.

GÉRALDINE : Je peux peut-être vous prêter quelque chose ?

CHRISTINE : (*étonnée*) Vous avez des vêtements d'hommes dans votre valise ?

GÉRALDINE : (*Se levant pour aller vers sa valise*) Ah ben, non, des vêtements d'homme, non, ça j'ai pas. (*Elle fouille dans sa valise*) Mais quelque chose de décent, qu'il pourrait mettre... Attendez... C'est que c'est pas facile avec ma cataracte...

OLIVIER : Je ne sais pas si ça vaut la peine de chercher...

GÉRALDINE : Mais si, regardez... (*Elle sort de sa valise une vieille blouse à fleurs de grand-mère*) Voilà, ça devrait vous aller comme un gant.

OLIVIER : (*peu emballé par l'idée*) Comme un gant... Comme un gant... J'ai l'impression que ce n'est pas trop ma taille...

CHRISTINE : Tu ne vas pas faire ton difficile, après tout, c'est de ta faute...

OLIVIER : (*il enfille la blouse, il est ridicule, il se tourne pour essayer de se voir*) Mais il y a encore des gens qui mettent ça ?

GÉRALDINE : (*contrariée*) C'est ma blouse du dimanche.

CHRISTINE : Ma mère avait la même. Elle est très bien cette blouse. Et puis c'est toujours mieux que de te balader avec le sifflet à l'air.

OLIVIER : Franchement, je ne suis pas sûr de passer plus inaperçu.

CHRISTINE : Allez, c'est comme ça. Point. Merci madame.

GÉRALDINE : Oh, mais de rien. Moi si je peux rendre service...

OLIVIER : Bon, ben merci... Je vous la redonnerai quand mes vêtements seront secs.

GÉRALDINE : Pensez-vous ! Ce n'est rien...

OLIVIER : Je vous offre un café, pour la peine ?

GÉRALDINE : Volontiers. Attendez, je prends mon sac à main.

(Il prend la direction du wagon-bar avec Géraldine. Géraldine sort)

OLIVIER : Christine, tu viens ?

CHRISTINE : (*se tenant le ventre*) Ah non, je ne bois plus rien jusqu'à ce qu'on arrive chez maman. Oh, d'ailleurs, il faut que je l'appelle ! (*Elle regarde sa montre*)

Scène 11

Olivier sort à son tour, et retrouve Géraldine dans le wagon-bar. Ils s'accourent au bar tous les deux. Pendant ce temps, dans la voiture voyageurs, Christine cherche partout son téléphone portable.

OLIVIER : Quel voyage ! Si on m'avait dit que je finirais le trajet en blouse...

GÉRALDINE : Ça ne va pas vous simplifier la tâche...

OLIVIER : Quelle tâche ?

GÉRALDINE : Pour séduire la Baronne !

OLIVIER : Mais je m'en fous de la Baronne !

GÉRALDINE : Elle ne s'en fout pas : vous avez vu sa gêne en vous demandant de sortir son chien ?

Dans la voiture voyageurs

ISABELLE : (à Christine) Ça vous ennuerait de sortir mon Kiki ?

CHRISTINE : (levant le nez de son sac à main où elle cherche toujours son téléphone) Vous plaisantez ? Même pas en rêve !

ISABELLE : Mais votre mari a dit qu'il voulait vous acheter le même !

CHRISTINE : (étonnée) Mon mari ? Il a dit ça ?

ISABELLE : C'est sûr.

CHRISTINE : (en reprenant sa fouille méticuleuse) S'il m'achète un chien, je divorce.

ISABELLE : C'est peut-être ce qu'il cherche...

CHRISTINE : (retrouvant enfin son téléphone, elle n'entend même pas cette dernière phrase) Bon sang, ils sont tellement petits, maintenant, ces machins qu'on ne les retrouve plus... Alors, le numéro de maman...

(elle commence à composer)

Dans le wagon bar

OLIVIER : Bon, vous aviez raison, elle est vraiment riche...

GÉRALDINE : Je vous l'avais bien dit.

OLIVIER : Et elle a beaucoup de terrain.

GÉRALDINE : Oui, et encore... (son téléphone sonne, dans son sac à main).

Dans la voiture-voyageur

CHRISTINE : Allô maman ?

Dans le wagon bar

Géraldine décroche et en entendant la voix dans l'appareil, se tourne pour être dos à Olivier. Visiblement gênée.

GÉRALDINE : Oui, allô, ma chérie ?

Fin de l'acte I

(Acte II)

Scène 1

Géraldine est seule dans le wagon-bar, au téléphone, les autres passagers sont à leur place respective dans la voiture voyageurs. Olivier lit son magazine, Isabelle regarde droit devant elle.

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Oui, je suis dans le train pour Paris. Mais on a pris un peu de retard. Comment vont les affaires ? Toujours aussi mal ? Ah... Ça ne s'arrange pas alors ? Bon, on va continuer notre plan alors.

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : (à Christine, par dessus son magazine, l'air détaché) Tu as pu avoir ta mère au téléphone, au fait ?

CHRISTINE : Oui, oui, elle nous attend à la gare...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Je vais les récupérer à la gare, le temps d'enlever mon déguisement, enfin tu vois...

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Quoi elle est déjà à la gare ?

CHRISTINE : Elle m'a dit « je vous retrouve à la gare ».

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Non, ils ne savent pas que je suis dans le même train, évidemment...

Ils ne savent pas non plus qu'on est ruinés. Tu penses...

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Sinon, ça va, ta mère ?

CHRISTINE : Ben... toujours son diabète, tu sais...

OLIVIER : (*tournant autour du pot*) Non, mais... ça... Très bien, mais... Ses... Ses affaires, là, tu sais...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Leur dire ? Ah ben non ! Pas avant qu'on ait trouvé une solution... Mais bon : la chance est avec nous, on est tombé dans le même wagon que la Baronne. Si !

Dans la voiture voyageurs

CHRISTINE : Ça m'étonnait aussi que tu t'inquiètes de sa santé.

OLIVIER : Ah mais sa santé aussi, ça m'inquiète... Elle m'inquiète drôlement, même !

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Alors, l'objectif, c'est que mon gendre tombe dans les bras de la Baronne. Là-dessus, il divorce, on obtient une pension confortable et on vit là dessus... Ah ben, tu vois une autre solution, toi ?

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Parce que, le diabète, là. On n'en guérit jamais ?

CHRISTINE : (*triste*) Eh non...

OLIVIER : Ouais, c'est moche...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : C'est sûr qu'avec ce crétin de gendre, ça va pas être facile, mais bon, tu verras la Baronne, tu te dirais que tout est possible !

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Elle a fait un testament, ta mère ?

CHRISTINE : Oh, mais t'as de ces questions, toi. On ne peut pas parler d'autre chose ? Elle est encore jeune, quand même !

OLIVIER : Oui, mais le diabète...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Comment Christine s'est retrouvée mariée à ce gugusse ? Mon pauvre ami, tu ne te souviens pas ? C'est que c'est pas une flèche ma Cricri, j'ai bien cru qu'elle allait me rester sur les bras... Elle a tout le profil de la vieille fille acariâtre.

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Parce que mettons que... Je ne dis pas que ça va arriver, hein ? Mais, mettons qu'elle fasse une crise de diabète, là, ce week-end. C'est qui qui toucherait l'héritage ?

ISABELLE : C'est Kiki ?

CHRISTINE : (*À Isabelle*) Non mais vous, on ne vous a pas sonnée. Rendormez-vous. (*À Olivier, réfléchissant*) Je suis fille unique, donc j'imagine que je serais la seule ayant droit...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Je lui avais dit : trouves-en un qui a au moins 100 patates. Elle est tombée sur ce débile, cultivateur de patates en Haute-Saône. Elle a cru bien faire...

Dans la voiture voyageurs

OLIVIER : Enfin, sauf, s'il y a un testament. C'est pour ça que je te demandais...

CHRISTINE : La question ne se pose pas puisque ma mère va bien. Il faut juste qu'elle fasse attention au sucre.

OLIVIER : Un accident est si vite arrivé...

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Et lui, tu penses, quand il a vu sur qui il était tombé, il s'est dit : bingo ! Je vais faire sauter la banque, tout en sautant la fille de la banquière. Mets-toi à sa place : même Christine avec son physique pourtant pas facile et son caractère, elle lui a plu...

Dans la voiture voyageurs

CHRISTINE : Enfin, on ne fait pas une overdose de sucre par accident, ça se saurait.

OLIVIER : Ça s'est vu, déjà. Ça s'est vu ! (*Il fait un clin d'œil à Sandrine qui a écouté la conversation discrètement*)

Dans le wagon bar

GÉRALDINE : Bon, je te laisse, il faut que je fasse avancer cette histoire avec la Baronne. Elle est dingue, mais elle est riche, à tous les coups mon gendre va la trouver séduisante. C'est ça. À bientôt. (*elle raccroche*)

Scène 2

Géraldine regagne sa place dans la voiture voyageurs. Le contrôleur entre par l'autre côté, venant du wagon de queue.

GÉRARD : Bon, on a récupéré tout le monde, on va pouvoir repartir.

SANDRINE : Pas trop de dégâts ?

GÉRARD : Dans leur wagon, non. Par contre dans les toilettes de celui-ci, c'est Beyrouth. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé...

ISABELLE : C'est monsieur Olivier qui a fait pipi.

CHRISTINE : Non mais, dites-donc ! Occupez-vous plutôt de votre Kiki, et laissez celui de mon mari tranquille !

ISABELLE : C'est sûr. Il faudrait le sortir Kiki.

GÉRARD : Si vous voulez le sortir, dépêchez-vous, parce qu'on va bientôt repartir...

CHRISTINE : (*s'adressant à Sandrine*) Vous qui avez toujours chaud, là. Vous pouvez pas lui sortir son chien, ça vous fera prendre l'air.

SANDRINE : Ah non, j'aurais trop peur de me faire écraser par le train.

CHRISTINE : Eh ben comme ça, on ne pourra plus le dire.

SANDRINE : Plus dire quoi ?

CHRISTINE : Qu'il n'y a que que le train qui ne vous est pas passé dessus !

<Jingle SNCF>

Voix de la SNCF : **Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. Le train soi-disant express soixante-dix-mille (la voix marque une pause qui commence à exaspérer les voyageurs qui balancent la tête d'impatience) cent. En provenance de Haute-Saône et à destination de Paris, a pris un léger retard de 8 heures et 12 minutes environ. Il desservira la gare de Nantes en fin de soirée.**

OLIVIER : De Nantes ?!

GÉRARD : Oui, on a dû bousculer le trafic sur les voies avec notre marche arrière. Il faut qu'on passe par des voies moins fréquentées.

OLIVIER : Mais quand même : Nantes ! C'est pas sur le chemin.

SANDRINE : Ah bon ? Moi je voyais ça pas loin de Paris, quand même.

CHRISTINE : Non, mais vous, on ne vous demande même pas d'y réfléchir.

SANDRINE : Remarquez, je confonds peut-être avec Bordeaux. C'est sur la route, Bordeaux, non ?

CHRISTINE : Sur la route des vins, peut-être, mais pour ce qui est de ce train...

GÉRARD : Bon, en tout cas, pour sortir le chien, c'est maintenant ou jamais.

ISABELLE : *(elle prend la cage, la met dans les mains du contrôleur sans lui demander son avis)* Merci !

GÉRARD : *(il proteste)* Non, mais, ce n'est pas ...

CHRISTINE : Sortez lui son chien et qu'on en finisse ! Vous allez finir par nous mettre en retard !

GÉRARD : *(résigné, il part vers l'avant du train)* Pff, il faut tout faire, ici...

SANDRINE : *(pour l'encourager quand il passe devant elle)* Allez, quand vous revenez, je veux bien reprendre une petite vodka avec vous !

(Gérard traverse le wagon bar et sort de scène)

Scène 3

SANDRINE : *(sortant un jeu de cartes de son sac)* En attendant, qui est-ce qui ferait un petit poker ?

OLIVIER : Oh oui ! C'est une bonne idée, ça, un jeu de cartes !

CHRISTINE : *(voix de dragon)* Pas question !

GÉRALDINE : Moi je veux bien.

(Sandrine se lève et se dirige vers Isabelle)

SANDRINE : Et vous ? Ça vous dirait une petite partie ?

ISABELLE : *(avec un sourire un peu gêné)* Je gagne tout le temps...

OLIVIER : *(prétentieux)* Je voudrais bien voir ça, je ne perds jamais au poker.

SANDRINE : Bon, allez, on est quatre. *(à Géraldine)* Venez ici, Madame, c'est le seul endroit où il y a une table.

CHRISTINE : Je vous préviens, je ne bougerai pas d'ici.

Olivier l'éjecte de son siège d'un coup de fesse, elle tombe dans l'allée.

OLIVIER : *(faisant signe à Sandrine de s'asseoir à côté de lui)* Allez viens... Euh venez vous asseoir. *(à Géraldine)* Et madame, mettez-vous en face, à côté de la Baronne.

(Les deux femmes s'installent ignorant complètement Christine qui proteste)

CHRISTINE : *(se relevant)* Non mais ça ne va pas se passer comme ça !

Sandrine est déjà en train de distribuer les cartes, Christine bat en retraite, elle part s'asseoir sur le siège derrière son mari, et le surveille de près.

OLIVIER : Bon, on intéresse un peu le jeu ?! Tout le monde a de la monnaie ?

GÉRALDINE : Ah non, moi je n'ai plus rien sur moi. Je n'ai plus rien tout court, d'ailleurs.

ISABELLE : *(soudainement enjouée)* Moi je n'ai plus que trois cent cinquante deux mille six cent vingt huit euros. Mais on peut commencer avec ça.

Silence. Tout le monde la regarde.

SANDRINE : On n'a qu'à faire un strip !

GÉRALDINE : Un strip ?

SANDRINE : Un strip-poker. Celui qui gagne choisit un adversaire à qui enlever un vêtement.

CHRISTINE : Pas question !

(personne ne l'écoute)

OLIVIER : Moi ça me va, vu ce que je porte, ça me dérange pas de l'enlever.

ISABELLE : *(toujours enjouée, trépignant sur son siège)* hi hi hi, un strip poker !

GÉRALDINE : Moi je suis d'accord, de toute façon, qui voudrait m'enlever mes vêtements ?

Les cartes sont distribuées, chacun regarde son jeu... Un silence pesant s'installe.

ISABELLE : *(rendant une de ses cartes pour en prendre une autre, d'un air de joueuse professionnelle)* Carte !

OLIVIER : Deux pour moi. *(Il échange deux de ses cartes).*

GÉRALDINE : Servie.

SANDRINE : Pareil. Je crois que je vais finir à poil, mais je m'en fous, j'aime bien ça !

CHRISTINE : *(guettant le jeu d'Olivier par-dessus son siège)* Tu joues vraiment mal, toi...

OLIVIER : Mais ce n'est pas de ma faute, j'ai pas de chance !

GÉRALDINE : Malheureux au jeu...

OLIVIER : Malheureux au jeu, malheureux tout court. C'est bon, je me couche (*il jette ses cartes sur la table, mauvais joueur*)

SANDRINE : Je me couche avec toi. (*Elle pose ses cartes délicatement et adresse à Olivier un regard des plus vicieux*)

CHRISTINE : (*lui adressant une claque dans les cheveux*) Non mais il vous faut un seau d'eau pour vous calmer, vous ?

GÉRALDINE : Je paie pour voir...

OLIVIER : Ah oui, avec votre cataracte...

GÉRALDINE : Mais non !

ISABELLE : (*posant ses cartes fièrement*) Full aux as par les rois.

GÉRALDINE : Oh la traînée ! Oups, pardon madame la Baronne. Mais je n'ai que deux paires. (*elle pose ses cartes, dépitée*).

SANDRINE : (*à la Baronne, enjouée*) Vous avez gagné la manche. Vous devez choisir qui doit enlever un vêtement.

ISABELLE : (*la tête droite, mais regardant tour à tour les autres joueurs, gênée, puis pouffant de rire*) Monsieur Olivier...

SANDRINE : Allez Olivier ! On tombe la blouse !

OLIVIER : Ben je suis pas fâché de l'enlever, moi. (*mauvais joueur*) De toute façon j'ai fait exprès de perdre la première manche.

CHRISTINE : Oui, et bien si tu fais encore exprès de perdre, tu vas te prendre une tarte. (*Elle le menace de sa main*)

SANDRINE : (*distribuant à nouveau les cartes*) Seconde manche.

OLIVIER : (*sans être capable de cacher son bon jeu, fièrement avec un grand sourire*) Servi !

ISABELLE : Je passe.

SANDRINE : Je passe.

GÉRALDINE : Je passe.

OLIVIER : Oh ben non, j'avais un carré de valets !

SANDRINE : Et moi j'avais une belle paire ! (*elle remonte ses seins*)

GÉRALDINE : Moi j'avais rien.

SANDRINE : Bon, Olivier, tu as gagné cette manche. À qui veux-tu enlever un vêtement (*dit-elle en agitant sa poitrine sous son nez*) ?

OLIVIER : Ben, à toi... Enfin, à vous !

Christine lui administre une baffe.

OLIVIER : À la Baronne.

Nouvelle baffe.

OLIVIER : Bon, ben, à vous madame...

GÉRALDINE : C'est vrai ? À moi ? Vraiment ?

OLIVIER : Puisqu'il le faut...

Géraldine enlève un gilet, comme si elle faisait un strip-tease torride. Elle est toujours très (mal) habillée, mais se sent presque nue.

GÉRALDINE : Ce n'est pas trop indécent, j'espère...

SANDRINE : (*moqueuse*) On verra quand vous aurez enlevé votre gaine et vos bas de contention.

GÉRALDINE : (*fâchée*) Oh c'est facile quand on est jeune ! Moi aussi je l'ai été.

SANDRINE : Ah bon ? Et alors, Charlemagne, il était comment en vrai ?

ISABELLE : (*mélangeant le jeu*) Bon, on joue, ou quoi ?

SANDRINE : Allez-y, distribuez !

ISABELLE : Avec un jeu de 52 cartes, on a deux millions six cent mille combinaisons possibles.

OLIVIER : Ah oui, quand même, j'aurais pas pensé...

ISABELLE : La probabilité d'avoir une paire est de 42 %.

CHRISTINE : (*à Sandrine*) Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter...

ISABELLE : Avoir un carré : 0.024 %

GÉRALDINE : (*regardant par la fenêtre*) Ah tiens, le train est reparti !

ISABELLE : Et une quinte flush royale : 0,000154 %

CHRISTINE : *(s'affalant sur son siège, se tenant subitement le ventre)* Je confirme, le train est reparti...

Chacun regarde ses cartes en silence

OLIVIER : Une carte. *(il échange une de ses cartes, puis regarde par la fenêtre machinalement)* Oh tiens, vous avez vu, là au bord de la voie : le même chien que Kiki ?

Isabelle regarde ses cartes, en silence, puis, réalise.

ISABELLE : *(hurlant en se jetant à la fenêtre)* Mon Kiki ?!

Isabelle se lève et se dirige d'un pas déterminé vers la manette du signal d'alarme qu'elle tire d'un coup sec si bien qu'elle lui reste dans les mains. Tout le monde subit le choc de l'arrêt soudain du train qui s'immobilise dans un bruit de freins strident. Le contrôleur arrive en courant.

Scène 4

GÉRARD : Mais qu'est-ce qui se passe encore ici ?

ISABELLE : *(empoignant Gérard par le col dans une fureur noire)* Qu'avez-vous fait de mon chien-chien.

GÉRARD : Merde ! Kiki !

ISABELLE : *(toujours en furie)* Courez me le chercher ! Misérable vermisseau !

GÉRARD : J'y vais, j'y vais. Mais il faut me lâcher d'abord !

(Elle consent à le lâcher, à contrecœur, Géraldine vient la rassurer, Gérard sort de scène par la droite, par le wagon de queue)

GÉRALDINE : Là, c'est fini, madame la Baronne. Il va vous le ramener. Vous voyez, je vous avais dit de confier votre toutou à un homme gentil. Tiens, comme monsieur Olivier par exemple.

CHRISTINE : Olivier n'a pas que ça à faire de sortir les clébards de tout le monde. Il n'a déjà même pas le temps de me sortir moi !

OLIVIER : Christine !

SANDRINE : *(moqueuse)* Il n'a peut-être jamais réussi à vous apprendre le caniveau...

CHRISTINE : Mêlez-vous de vos oignons, vous.

SANDRINE : Moi à sa place, je crois bien que je préférerais encore sortir les poubelles.

OLIVIER : Sandr... Enfin madame ! Un peu de tenue !

CHRISTINE : Elle va l'avoir son seau d'eau dans la gueule, la chaudière !

SANDRINE : *(provocatrice)* Elle a un problème Madame Frigide ?

(Olivier les sépare.)

OLIVIER : *(tentant d'apaiser tout le monde, faisant les gros yeux à Sandrine)* Christine, viens donc avec moi boire un café dans le wagon d'à côté. *(Il la traîne presque)*

CHRISTINE : Mais chaque fois que j'ai quelque chose dans la bouche, ça me donne envie de vomir.

SANDRINE : Vous ne savez pas ce que vous perdez.

OLIVIER : *(offusqué)* Enfin !

SANDRINE : Je parlais de la vodka, bien sûr.

(Christine et Olivier passent dans le wagon d'à côté et s'installent au bar, Olivier réconforte Christine silencieusement. Gérard revient par le wagon de queue, en tenant la cage de Kiki)

GÉRARD : Voilà, madame la Baronne, regardez Kiki voilà ?

ISABELLE : *(après avoir vérifié que son chien est en bonne santé, elle prend la cage)*
Mon Kiki !

GÉRARD : Avec mes excuses, mais je ne suis pas payé pour ça. Nous allons pouvoir repartir maintenant. Certes, avec un peu de retard...

Tout le monde se rassied à sa place, après avoir rangé le jeu de cartes. Gérard passe dans le wagon bar.

Scène 5

GÉRARD : Ah vous êtes là, vous ?

OLIVIER : On est venus prendre un café ici, parce que l'ambiance dans la voiture d'à côté était un peu morose.

GÉRARD : Vous ne préférez pas une petite vodka ? Parce que moi j'en aurais bien besoin...

CHRISTINE : Votre vodka, je vous la laisse. Elle me rend malade.

OLIVIER : Si vous insistez, je veux bien y goûter, ça me changera des patates.

GÉRARD : *(sortant deux verres)* Ça ne vous changera pas tellement, vu que la Vodka, c'est justement de l'alcool de patates.

OLIVIER : Ah bon ? Je ne savais même pas. Pourtant je suis dans les patates depuis toujours.

CHRISTINE : (*buvant un café du bout des lèvres*) Ah ben voilà pourquoi je n'aime pas ça. Ras le bol des patates. Matin, midi et soir. Si en plus il faut les boire...

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : (*à Sandrine*) Dites Mademoiselle !

SANDRINE : Oui ? (*elle s'approche*)

GÉRALDINE : J'aimerais avoir votre avis... Vous allez trouver ça bizarre, mais...

SANDRINE : Allez-y toujours.

GÉRALDINE : Si vous vouliez... Admettons, hein, c'est pour de faux... Si vous vouliez séduire Monsieur Olivier, vous vous y prendriez comment, au juste ?

Dans le wagon bar

GÉRARD : (*il boit un verre cul-sec et s'en sert aussitôt un autre*) La vodka, il n'y a rien de tel pour oublier ses soucis. C'est pas pour rien s'ils ont inventé ça en Pologne et qu'ils en boivent tant en Russie.

OLIVIER : Ils ont des choses à oublier, là-bas ?

GÉRARD (*buvant à nouveau cul-sec et se servant un troisième verre*) Plein ! Vous avez vu comme c'est triste, la Pologne ? Que des champs de patates...

CHRISTINE : C'est vrai que c'est pas très joyeux... Je connais ça. Mais de là à se saouler à la vodka, merci...

OLIVIER : C'est joli un champ de patates !

GÉRARD : (*ivre, mais encore à peine lucide, se resservant maladroitement un nouveau verre, bégayant*) Joli ?! Vous avez de drôles de goûts... Et je dis pas ça pour vous, mademoiselle, euh madame...

CHRISTINE : (*à moitié fâchée*) J'espère bien !

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Vous voulez vous taper Olivier ?

GÉRALDINE : Chut, mais pas si fort !

SANDRINE : Mais enfin, à votre âge !

GÉRALDINE : Mais ce n'est pas pour moi ! C'est pour la Baronne !

Dans le wagon bar

OLIVIER : *(il termine son premier verre, fait une grimace)* C'est vrai que c'est quand même fort. Ça fait combien de degrés ?

GÉRARD : *(enchaînant les verres, perdant le fil de la discussion, souriant bêtement)* Quatre-vingt... *(il montre 3 doigts)* quarante... douze... quatre vingt douze degrés... *(ne comprenant même plus ce qu'il dit)* ...ou de force.

OLIVIER : 92 degrés ? Plus fort que de l'alcool à brûler !

CHRISTINE : J'oserais même pas m'en servir pour nettoyer mes toilettes.

GÉRARD : *(bégayant en levant l'index)* Ah non ! Il ne faut... faut pas... Jamais...

OLIVIER : Pourquoi, ça attaque la tuyauterie ?

GÉRARD : Non, mais... ça... ça gâche...

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Pour la Baronne ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans, la Baronne ?

GÉRALDINE : Je peux vous faire une confidence ?

SANDRINE : Allez-y, je serai muette comme une bombe.

GÉRALDINE : Monsieur Olivier, c'est mon gendre.

Dans le wagon bar

(Gérard cherche à se resservir un verre, mais ne retrouve plus la bouteille ou n'arrive plus à l'attraper)

OLIVIER : *(prenant la bouteille)* On va peut-être s'arrêter là.

GÉRARD : Un petit dernier pour la route... Enfin, pour les rails...

CHRISTINE : Vous devriez peut-être dire au pilote qu'on peut repartir.

OLIVIER : *(corrigeant)* Au chauffeur.

GÉRARD : Le chauffeur ? Quel chauffeur ?

OLIVIER : Ben, celui qui conduit la locomotive.

GÉRARD : La lomo... la colo... la molocotive ?

CHRISTINE : *(essayant de se mettre à son niveau d'ébriété)* Oui, le train, quoi... Vous savez Tchou tchou.

GÉRARD : Aaaaaaaah mais c'est moi, ça...

OLIVIER : Comment ça, c'est vous ?

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : *(effarée)* Vous êtes la mère de Christine ?

GÉRALDINE : *(prenant soudain peur)* Ah mais vous la connaissez ?

SANDRINE : *(en se rattrapant aux branches)* Non, non, mais j'ai entendu son prénom, tout à l'heure...

GÉRALDINE : Oui, mais chut ! Elle ne sait pas que je suis là. Je suis ici « imbroglio ».

SANDRINE : Incognito ?

GÉRALDINE : Ouais, aussi.

Dans le wagon bar

GÉRARD : La molocotive, c'est moi qui la pilote *(il fait le geste de tenir un volant, manque de tomber en avant en le faisant)*

CHRISTINE : Mais je croyais que vous étiez le contrôleur, moi.

GÉRARD : Oui, <hips> aussi.

OLIVIER : Mais vous êtes sûr que vous êtes en état ?

GÉRARD : *(se voulant rassurant)* Oh, j'en ai bu... j'en ai vu d'autres ! Et puis, le train, il ... Il suit les rails... *(il fait un geste vers l'avant pour évoquer ça avec ses mains et Olivier doit le retenir)*

CHRISTINE : Je ne sais pas si c'est très raisonnable.

GÉRARD : Oh si !

OLIVIER : Christine a raison. Vous ne devriez pas vous reposer un peu ?

GÉRARD : Oh non...

CHRISTINE : Mais pourquoi, après tout, on a déjà pas mal de retard... Pourquoi prendre le risque de faire un accident.

GÉRARD : Parce que... *(il avale péniblement, et montre l'arrière du train)* On a un TGV *(il montre du doigt l'arrière en regardant tour à tour Christine et Olivier)*... On a un TGV qui

nous arrive dans le c... dans le c... dans le wagon de queue.

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : Je n'en peux plus de cet homme, et comme ma fille n'arrive pas à le faire partir, je voudrais lui donner un coup de main, en la rendant jalouse, vous voyez.

SANDRINE : Vous trouvez qu'elle n'y est pas encore assez ?

GÉRALDINE : Non, mais il faudrait qu'il passe à l'acte. Qu'il la trompe pour de vrai.

SANDRINE : S'il n'y a que ça pour vous faire plaisir...

Dans le wagon bar

OLIVIER : Comment ça un TGV ?

GÉRARD : À 300 à l'heure, sur la même voie que nous... Comme on a pris du retard...

CHRISTINE : C'est affreux ! Mais quand doit-il arriver ?

GÉRARD : (*il regarde sa montre*) Je... Ben là, il devrait être là... C'est bizarre...

OLIVIER : Vous avez dû vous tromper...

GÉRARD : Ah non, mais je sais !

CHRISTINE : Ah !

GÉRARD : C'est parce que c'est René !

OLIVIER : René ?

GÉRARD : Le mec qui conduit le TGV, derrière, c'est René...

CHRISTINE : Et alors ?

GÉRARD : C'est un ivrogne... Il boit encore plus que moi.

OLIVIER : C'est pas possible...

GÉRARD : (*en levant l'index*) Avec la SNCF, Monsieur...

CHRISTINE : C'est possible, oui, on sait.

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : Alors, vous avez une idée ?

SANDRINE : Des idées, j'en ai plein, oui...

GÉRALDINE : Et bien, allez-y !

SANDRINE : Vous ne préférez pas qu'on en discute autour d'un bon gâteau ? Un mille-feuilles bien crémeux ? Ils doivent bien avoir ça au wagon restaurant. *(Elle montre le wagon du doigt)*

GÉRALDINE : Sans façon non.

SANDRINE : Un café bien sucré, alors ?

GÉRALDINE : Christine est là-bas, il ne faudrait pas qu'elle se doute de quelque chose...

Dans le wagon bar

GÉRARD : Bon, les amis, vous êtes gentils, mais il faut que j'aille au charbon...

OLIVIER : Ah, c'est encore une loco à vapeur ?

GÉRARD : Pas du tout. Mais c'est une expression... *(Il part vers l'arrière du train)*

CHRISTINE : Mais où est-ce que vous allez ?

GÉRARD : Ben, à la loco... *(se rendant compte de son erreur, il fait demi-tour)* Ah non, la loco, c'est par là. Là-bas, c'est la colo... J'ai confusé.

(Il quitte le wagon bar)

Scène 6

OLIVIER : Il faudrait qu'on aille prévenir les autres.

CHRISTINE : Pour quoi faire ?

OLIVIER : Qu'ils ne s'inquiètent pas s'ils entendent un bruit à l'arrière.

CHRISTINE : Bah, il y a les gosses de la colonie pour amortir le choc... Et puis on est plus en sécurité ici, non ?

OLIVIER : Oui, sans doute mais...

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Mais... Et la Baronne, vous lui avez demandé son avis ?

GÉRALDINE : *(à mi-voix)* La Baronne, elle n'est pas toute seule dans sa tête.

SANDRINE : Parce que sinon, moi je peux essayer de le séduire votre gendre.

GÉRALDINE : Vous feriez ça ?

SANDRINE : Contre une forte somme d'argent, pourquoi pas ?

GÉRALDINE : Oui, non, mais voilà : vous ne convenez pas pour le rôle.

SANDRINE : (*vexée et déçue*) Pourquoi ?

GÉRALDINE : Vous êtes trop... (*elle cherche le mot*) caricaturale.

Dans le wagon bar

OLIVIER : Tu la connaissais, toi, la Baronne Martin ?

CHRISTINE : Qui ça ?

OLIVIER : La dame avec le chien.

CHRISTINE : Ah mais c'est une vraie Baronne ? C'est pour ça que vous l'appellez comme ça ?

OLIVIER : Elle est en photo dans mon... Dans ton magazine.

CHRISTINE : Je ne l'avais jamais vue avant.

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Caricaturale? C'est-à-dire ?

GÉRALDINE : (*embarrassée*) Je ne sais pas vous êtes trop... trop simple.

SANDRINE : Ah ben je vous remercie... Et si Oliv... Et si votre gendre aimait les gens simples, justement ?

GÉRALDINE : J'en doute. Il essaie tout le temps de me soutirer de l'argent.

Dans le wagon bar

OLIVIER : À ce qu'il paraît, elle a une fortune colossale.

CHRISTINE : Ah bon ? Et alors ?

OLIVIER : Ben, je ne sais pas, mais ça semble intéresser tout le monde.

CHRISTINE : Moi l'argent ne m'intéresse pas.

OLIVIER : Moi non plus. Enfin, il en faut un peu, mais...

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Et comment s'y prend-il ?

GÉRALDINE : *(ne trouvant pas d'exemples immédiats)* Et bien... Par exemple, euh... Déjà il mange comme quatre.

SANDRINE : *(étonnée par la faiblesse de l'argument)* Il mange ?

GÉRALDINE : Comme un trou sans fond. L'autre fois, un steak haché entier d'au moins cinquante grammes !

SANDRINE : Cinquante grammes ? Mais c'est très peu ?

GÉRALDINE : Vous trouvez ? Au prix où est la viande de nos jours ? Enfin, heureusement, je l'avais mélangée à de la viande de cheval que j'avais eu en promotion en provenance de Roumanie. Ça ne m'a pas coûté trop cher.

Dans le wagon bar

OLIVIER : *(profitant d'une accalmie dans le caractère de sa femme)* Par exemple, ta mère, tu vois, je trouve qu'elle est beaucoup trop près de ses sous.

CHRISTINE : *(pour une fois d'accord avec lui)* Ma mère ? Tu n'imagines même pas à quel point...

OLIVIER : Le pire, c'est que je suis sûr qu'elle croit que j'en veux à son argent.

CHRISTINE : Pire que ça : elle croit que c'est pour ça que tu t'es marié avec moi.

OLIVIER : *(offusqué)* Oh ! Elle est bonne celle-là ! Je ne savais même pas, à l'époque, que ta mère était dans la finance !

Dans la voiture voyageurs

SANDRINE : Vous n'avez pas l'air d'être dans le besoin, de votre côté.

GÉRALDINE : Moi ? Ma pauvre, si vous saviez...

SANDRINE : Vous portez des vêtements chics, des lunettes de marque...

GÉRALDINE : Ça c'était avant...

SANDRINE : *(intéressée)* Avant ?

Dans le wagon bar

OLIVIER : Et puis, entre nous, ce n'est pas moi qui suis venu te chercher...

CHRISTINE : *(troublée à l'évocation du souvenir de leur rencontre)* Oh, Olivier, tu te souviens ?

OLIVIER : Tu m'es littéralement tombée dans les bras !

CHRISTINE : Il faisait si chaud, je me promenais dans un de tes champs... Quand je t'ai vu, je suis tombée dans les pommes...

OLIVIER : Les pommes de terre, en l'occurrence. Je me demandais ce que je voyais. C'est pas souvent qu'on voit des parisiennes en Haute-Saône.

(Il prend un café bouillant dans un gobelet en plastique)

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : *(sur le ton de la confidence)* En fait, je suis ruinée... La crise financière a eu raison de mes économies.

SANDRINE : *(horriée)* Mais ? Mais comment est-ce possible ?

GÉRALDINE : J'avais tout misé sur les banques espagnoles. L'immobilier marchait plein pot, c'était l'Eldorado... *(Elle trace de la main une courbe qui monte)*

SANDRINE : Et puis ?

GÉRALDINE : Et puis, patatras, tout s'est cassé la gueule *(sa main retombe d'un coup sec)*

Sandrine reste pensive, tous ses plans s'écroulent tout d'un coup.

Dans le wagon bar

CHRISTINE : *(nostalgique)* Tu m'as ramenée chez toi, sur ton tracteur.

OLIVIER : *(regardant par la fenêtre)* Ah ! Ça y est, on est repartis.

CHRISTINE : *(s'accrochant immédiatement au bar, et se tenant le ventre)* Ah oui, ça me faisait pareil, sur le tracteur, je me souviens...

OLIVIER : On ferait peut-être mieux d'aller s'asseoir ?

(ils regagnent tous les deux leur place dans la voiture voyageurs, Olivier garde son gobelet de café à la main)

Scène 7

OLIVIER : *(déséquilibré par les cahots du train, essayant de ne pas renverser son café)* Oh bon sang, qu'est-ce que ça bouge... *(il fait un nouveau pas, mais perd à nouveau l'équilibre il sauve de justesse son café)* C'est pas un train, c'est un 4x4 ! *(il s'accroche aux sièges et tient son gobelet du bout des doigts)* Et ce café qui est brûlant *(il arrive enfin à hauteur de son siège, Christine est déjà assise)* J'ai l'impression de faire le Paris Dakar... Ooooh Put... ! *(il trébuche et renverse son café sur la cage de Kiki, et tombe sur Isabelle)*

ISABELLE : *(hurlant)* Mon Kiki !

CHRISTINE : *(ne supportant pas de le voir affalé sur Isabelle, s'adressant à Olivier)* Mais relève-toi ! *(puis s'adressant à Isabelle)* Il ne vous a pas mise enceinte au moins ?!

ISABELLE : Il a ébouillanté mon Kiki !

OLIVIER : *(soulevant la cage pour constater les dégâts)* Je suis désolé, je vais aller le passer sous l'eau froide... *(il titube à nouveau dans l'allée en tenant la cage, en direction du wagon bar, le train secoue toujours autant)* Ne vous inquiétez pas ! Je m'en occupe.

ISABELLE : *(effondrée et inquiète)* Mon Kiki !

OLIVIER : *(s'adressant à la cage)* Ça va aller Kiki, tiens le coup-coup *(au niveau de l'espace pour les bagages, trébuchant à nouveau, il jette la cage en tombant)* Vacherie !

ISABELLE : *(elle se lève)* Aaah !

(Elle prend un parapluie dans les bagages et commence à taper sur Olivier, Christine intervient, elle prend sa grosse valise et lui administre un coup sur la tête. Isabelle s'effondre aussitôt dans l'allée, assommée)

SANDRINE : *(s'adressant à Géraldine)* C'est pas gagné pour qu'elle tombe amoureuse de votre gendre...

OLIVIER : Christine, mais tu es folle ! Tu aurais pu la tuer.

CHRISTINE : Elle s'apprêtait à te tuer toi, avec ce parapluie ! *(Elle regarde sa valise)* J'espère que je n'ai pas cassé le vase de maman. *(Elle lui donne un coup de pied alors qu'elle est encore à terre)*

OLIVIER : Arrête ! On ne peut pas la laisser comme ça ! Aide-moi à la tirer jusqu'au bar !

CHRISTINE : Pas question ! Débrouille-toi avec elle *(elle va se rasseoir à sa place)*.

SANDRINE : *(se levant)* Je vais te donner... Je vais vous donner un coup de main, moi.

CHRISTINE : Dès qu'il s'agit de tirer quelqu'un, vous...

*Ils lui prennent chacun un bras, et la traînent jusque dans le wagon bar. Gérard arrive à ce moment dans ce même wagon. Il a desoûlé.
Plus personne ne s'occupe de Kiki.*

GÉRARD : *(voyant Isabelle inconsciente, affolé)* Que s'est-il passé ?

SANDRINE : Elle a pris une valise sur la tête...

OLIVIER : *(pour dédouaner sa femme)* À cause des secousses du train ! Mais qu'est-ce qui s'est passé, on a un pneu crevé ou quoi ?!

GÉRARD : C'est parce qu'on a bifurqué pour éviter de se faire enc... de se faire rattraper

par le TGV (*il montre l'arrière du train*). On est sur une voie pas très bien entretenue. (*Il les aide à asseoir Isabelle au bar, elle n'ouvre pas les yeux*)

OLIVIER : Donnez-lui donc un verre de Vodka, ça réveillerait un mort.

GÉRARD : Bonne idée, j'avais un peu soif, moi aussi. Il doit m'en rester dans la loco (*il s'empare de la Baronne évanouie, et part vers l'avant du train en la traînant avec lui*)

OLIVIER : (*cherchant à le retenir, sans succès*) Non, mais pas vous !

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : (*regardant autour d'elle*) Bon, maintenant que nous sommes seules... (*elle vient s'asseoir en face de Christine et retire sa perruque et ses lunettes de soleil*).

CHRISTINE : Maman ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

GÉRALDINE : Comme d'habitude, je viens t'aider à t'en sortir.

CHRISTINE : Me sortir de quoi ?

Dans le wagon bar

SANDRINE : Bon, Olivier, il faut qu'on cause...

OLIVIER : (*encore affolé par les récents événements*) Tu crois que c'est le moment ?

SANDRINE : Ta belle-mère est dans le train.

OLIVIER : De quoi ?!

Dans la voiture voyageurs

CHRISTINE : Et puis qu'est-ce que tu fiches ici ? Je croyais que tu nous attendais à Paris ?

GÉRALDINE : Je n'habite plus à Paris, j'ai déménagé en Haute-Saône.

CHRISTINE : En Haute-Saône ? Mais pourquoi ?

GÉRALDINE : Parce que c'est moins cher !

Dans le wagon bar

SANDRINE : Ta belle-mère est là, et elle n'a plus un rond.

OLIVIER : Comment ça, plus un rond ?

SANDRINE : Elle est ruinée !

OLIVIER : Bien fait pour elle. Mais qu'est-ce qu'elle fait dans le train ? Comment tu le sais, d'abord ?

SANDRINE : Elle me l'a dit. C'est la vieille qui est dans notre wagon.

OLIVIER : La cataracte ? Celle qui m'a prêté sa blouse ?

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : Je n'ai plus un sou, alors... Il faut que tu divorces !

CHRISTINE : Que je divorce ? Mais quel rapport ?

GÉRALDINE : Pour avoir une bonne pension ! Mais avant, il faut qu'Olivier séduise la Baronne.

CHRISTINE : (*offusquée*) La Baronne ? Mais enfin, pourquoi ?

GÉRALDINE : (*rabâchant*) Pour avoir une bonne pension ! Je viens de te le dire.

Dans le wagon bar

SANDRINE : Du coup, puisqu'elle n'a plus de sou, plus la peine de la tuer.

OLIVIER : Tu vois... J'ai bien fait de ne pas me précipiter.

SANDRINE : Par contre...

OLIVIER : Quoi ?

SANDRINE : Ce serait bien que tu te tapes la Baronne.

OLIVIER : Hein ? Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ?

Dans la voiture voyageurs

CHRISTINE : Mais je m'en fous d'avoir une bonne pension, moi je veux avoir un bon mari.

GÉRALDINE : Oui, un mari qui a de l'argent, mais tu vois bien qu'Olivier ne fait pas l'affaire.

CHRISTINE : Mais l'argent ne fait pas tout ! Et puis Olivier tu ne l'as jamais aimé, il n'est pas si mal que ça... Il est gentil.

GÉRALDINE : Gentil... Tu parles d'un critère ! Si j'avais choisi un mari gentil, je n'en serais pas là aujourd'hui.

CHRISTINE : (*moqueuse*) Tu ne serais pas ruinée ?

Dans le wagon bar

SANDRINE : Écoute, Olivier, il faut que tu sois raisonnable, comment comptes-tu entretenir une fille comme moi ?

OLIVIER : T'entretenir ? Moi je pensais que notre relation était sincère... et gratuite !

SANDRINE : Rien n'est gratuit, de nos jours... mon pauvre bonhomme.

OLIVIER : Oui, et bien j'ai compris. Tout ça c'était du bidon.

SANDRINE : Quoi donc ?

OLIVIER : Notre relation ?

SANDRINE : Mais tu t'es regardé ? Tu croyais quoi, que j'étais amoureuse d'un bouseux comme toi ?

Dans la voiture voyageurs

GÉRALDINE : Écoute ma fille, il faut être raisonnable. Comment comptes-tu m'entretenir ?

CHRISTINE : T'entretenir ? C'est comme ça que tu envisages notre relation à partir de maintenant.

GÉRALDINE : Mais qu'est-ce que tu veux faire si tu n'as pas d'argent ?

Dans le wagon bar

OLIVIER : Tu me dégoûtes. *(Il quitte le wagon bar fâché, revient dans la voiture voyageurs, Sandrine le suit en essayant de le retenir un peu).*

Dans la voiture voyageurs

CHRISTINE : Tu me dégoûtes. *(Elle se lève fâchée, part en direction du wagon bar et shoote dans la cage de Kiki qui était encore à terre.)*

OLIVIER ET CHRISTINE *(en chœur, sans préméditation, à haute voix alors qu'ils se dirigent l'un vers l'autre)* : Ce que je veux c'est de l'amour, moi ! Ce n'est pas votre argent qui fera mon bonheur !

OLIVIER : *(amoureux)* Christine !

CHRISTINE : *(amoureuse, l'enlaçant)* Olivier !

(Christine et Olivier sont enlacés, les yeux plein d'étoiles, sous les regards médusés, mais envieux de Sandrine et Géraldine)

OLIVIER : Ce que j'ai toujours aimé chez toi, c'est ta simplicité.

CHRISTINE : Moi aussi. Avant de te connaître, j'étais riche, certes, mais j'étais seule.

OLIVIER : Et si on n'allait pas voir ta mère, finalement.

CHRISTINE : *(avec un regard dédaigneux vers Géraldine)* Oui, on l'a assez vue, cette vieille chose.

OLIVIER : On irait simplement se promener dans Paris, sous la Tour Eiffel, au bord de la Seine.

CHRISTINE : Aux jardins des tuileries... À Montmartre !

<Jingle de la SNCF>

Voix de la SNCF : **Le train express soixante-dix-mille** (pause pendant laquelle tous les acteurs présents devancent la voix en disant en chœur « 100 ») **cent, en provenance de Haute-Saône et à destination de Paris est finalement bien arrivé à... Marseille.**

ISABELLE : *(depuis les coulisses, affolée)* Mon Kiki !

Rideau. Fin de la pièce.

Bande-son finale : **Chanson de Zaz « Je veux »** :

*« Je veux de l'amour, de la joie, de la bonne humeur,
ce n'est pas votre argent qui fera mon bonheur,
moi je veux crever la main sur le cœur »*